

LA DESTRUCTION
ET
LA RECONSTITUTION
DES
Mines de Lens

CONFÉRENCE

Faite au Conservatoire National des Arts et Métiers

Le 12 Mars 1922

PAR

M. CUVELETTE,

DIRECTEUR GÉNÉRAL DES MINES DE LENS.



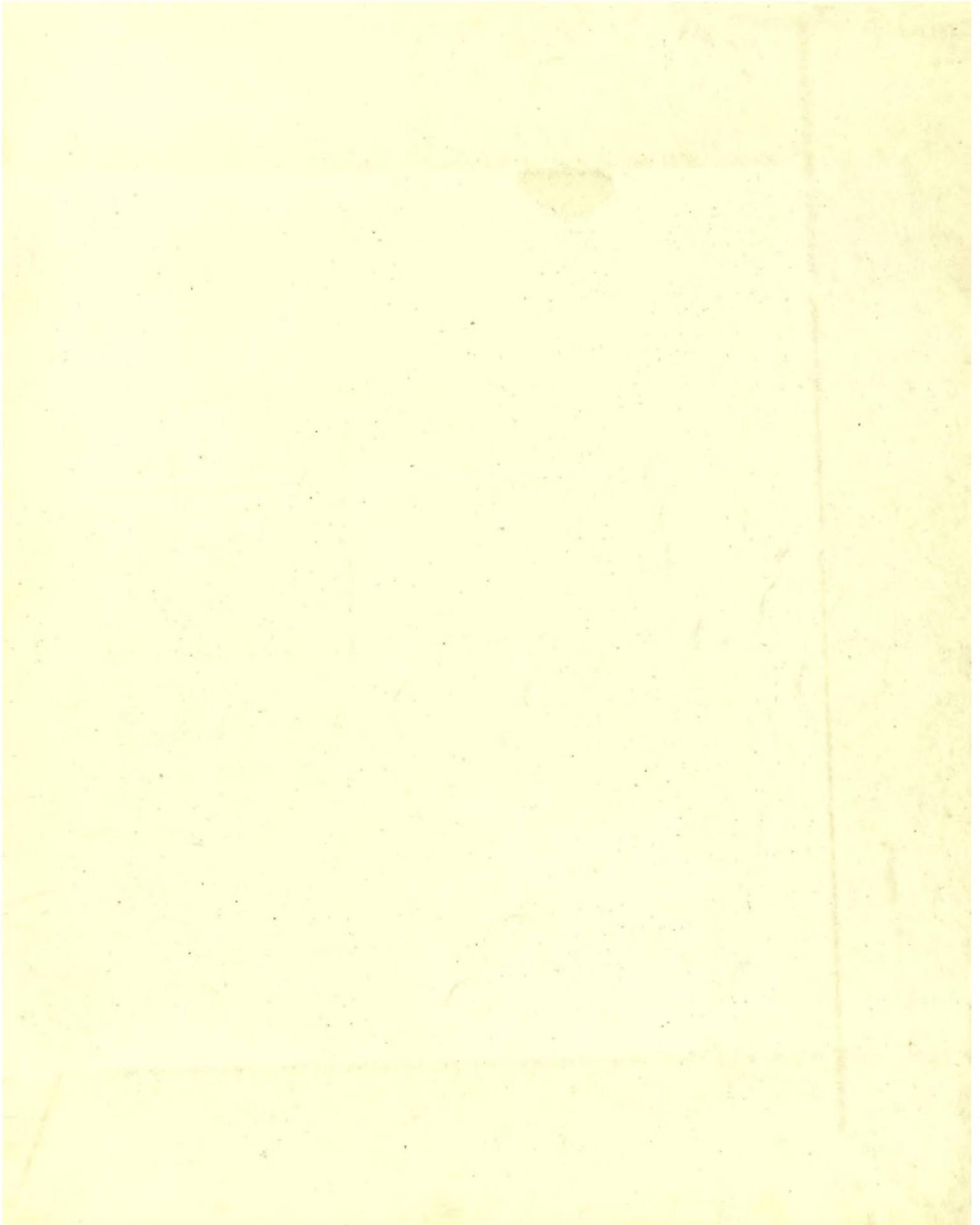
Bibliothèque de
J. H. Scribe-Loyer

N° 8999

Série 766

Armoire custode

L. Entrée



IV 15165 338340/-192912

LA DESTRUCTION
ET
LA RECONSTITUTION
DES
Mines de Lens

ERNEST CUVELETTE

*Administrateur - Directeur Général
de la Société des Mines de Lens*

Marché St-Esprit 60, rue de Brong, Paris

LA DESTRUCTION
ET
LA RECONSTITUTION
DES
Mines de Lens

CONFÉRENCE

Faite au Conservatoire National des Arts et Métiers

Le 12 Mars 1922

PAR

M. CUVELETTE,

DIRECTEUR GÉNÉRAL DES MINES DE LENS.



LA DESTRUCTION

ET LA

RECONSTITUTION DES MINES DE LENS

MESDAMES, MESSIEURS,

Ce n'est pas sans quelque émotion que je me retrouve dans cette enceinte ; j'y suis venu au début de 1914 exposer quel a été le processus de l'esprit humain dans les transformations du four à coke qui, simple four de boulanger à l'origine, est actuellement l'un des appareils les plus complexes de l'industrie moderne.

J'indiquai, à ce propos, comment le développement de la fabrication du coke en Allemagne avait mis à la disposition de ce pays, en quantité considérable, les carbures dérivés de la houille, benzène, naphthaline, anthracène, et comment il avait provoqué la création, puis favorisé le prodigieux essor de l'industrie des couleurs dont ces carbures sont une des matières premières essentielles. En 1914, en effet, l'Allemagne détenait le monopole mondial des colorants dont elle fabriquait pour 400 millions de produits par an ; et, ce que nous avons appris depuis à nos dépens, cette industrie fut l'un de ses plus formidables outils de guerre. Le grand public a appris à connaître les noms de ces usines, la Badische Anilin à Ludwigshafen, Lucius Meister à Höchst près de Francfort, Leverkusen près de Cologne, qui, pendant 4 ans, ont alimenté l'armée allemande d'explosifs et de produits asphyxiants.

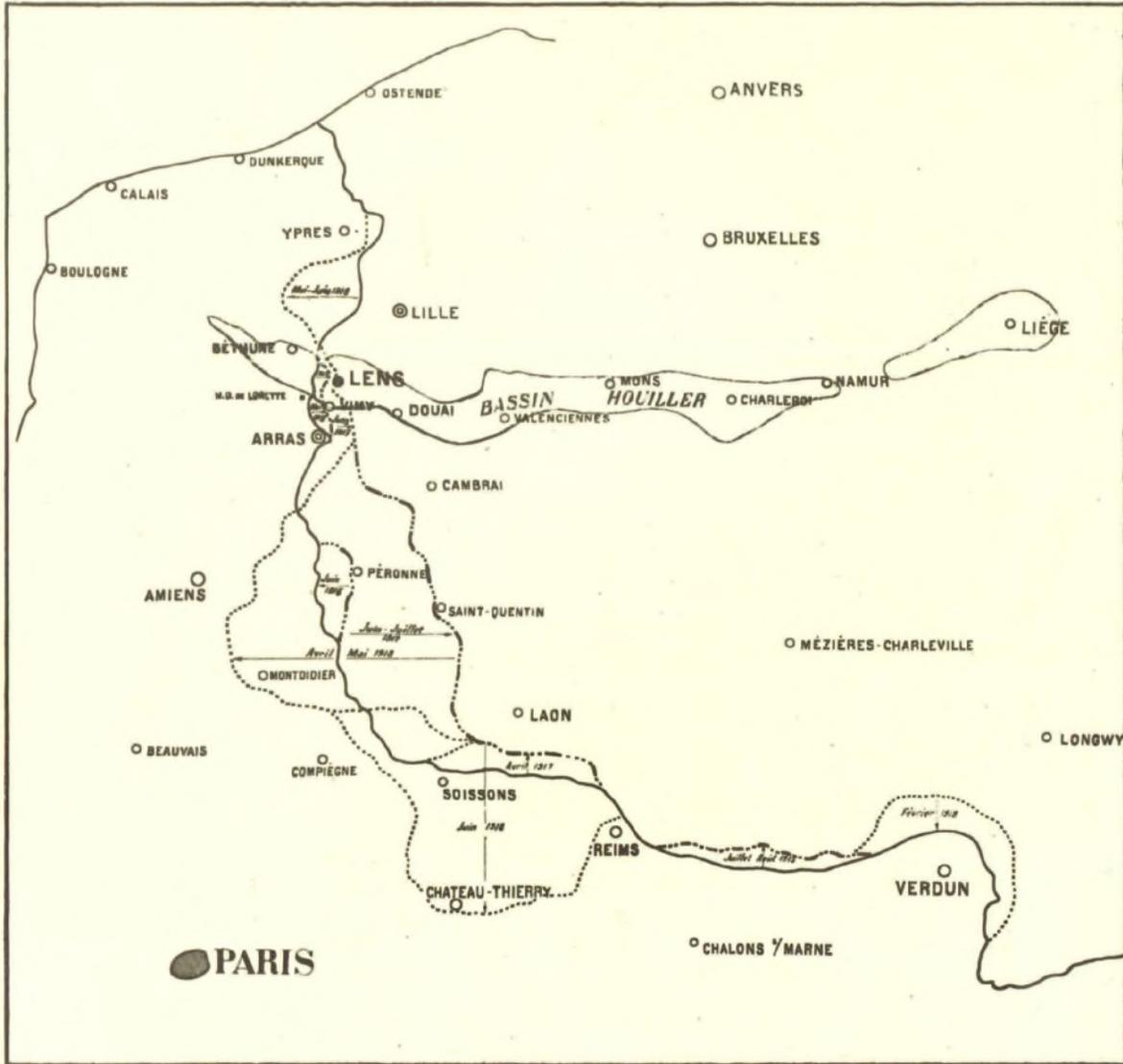
J'ajoutais que la Société des Mines de Lens, ayant terminé ses installations de récupération et de traitement des sous-produits de la houille et voulant, d'autre part, libérer dans la mesure de ses moyens notre pays d'un tribut payé à l'étranger, se proposait d'entreprendre cette fabrication des couleurs. Et je terminais ma conférence en disant : le four à coke nous a amenés à cette industrie nouvelle pour nous, elle sera notre tâche de demain.

Je disais cela, mais l'homme propose ! En réalité, nous étions à la veille d'un immense désastre.

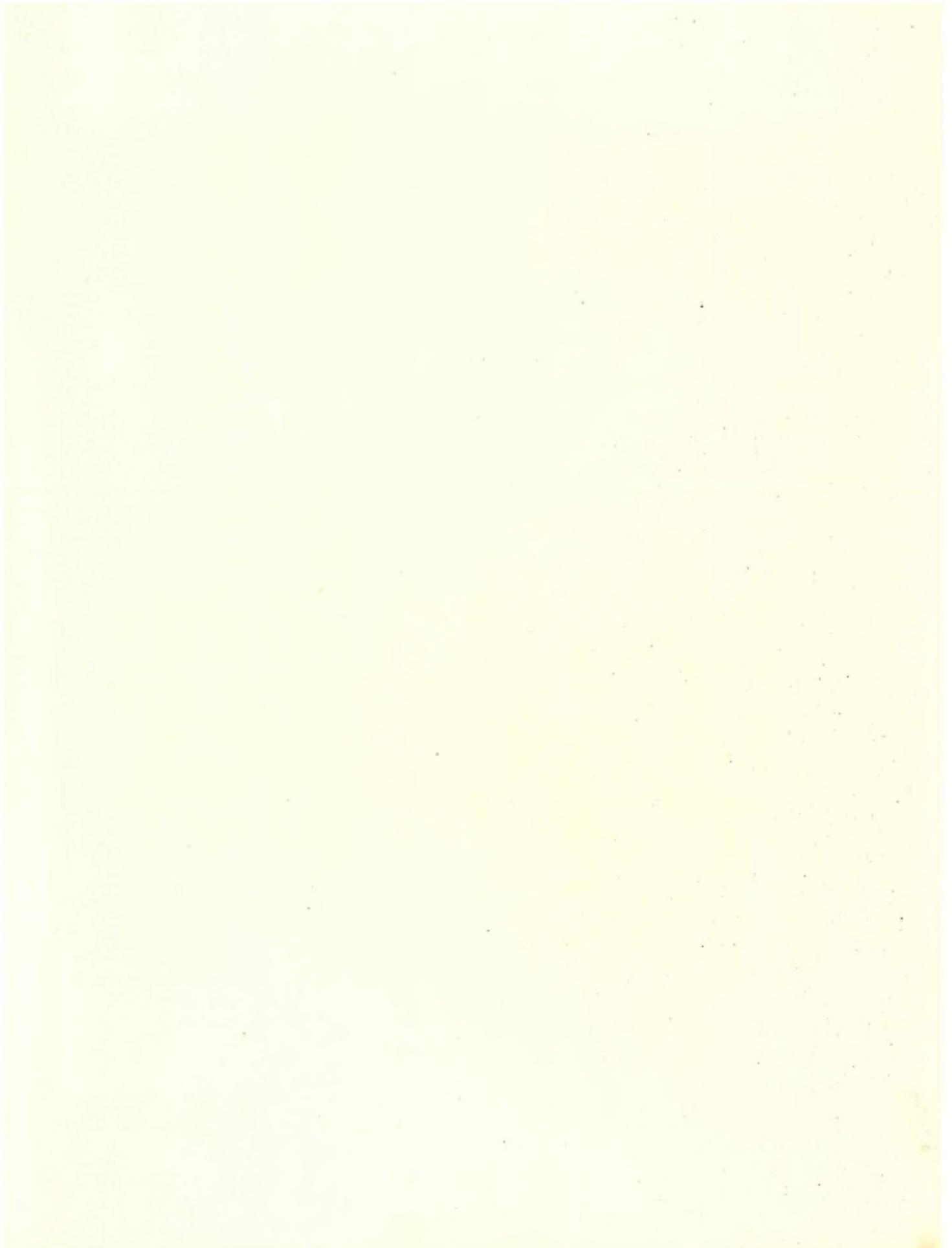
Six mois plus tard, l'Allemagne déclarait la guerre à la France. Le 3 Août 1914, le plus grand nombre de nos ouvriers quittaient nos ateliers et nos chantiers; trois semaines après, l'insuccès de nos armées à Charleroi livrait à l'ennemi la frontière du Nord; le 24 Août, l'aile droite de l'armée von Kluck, pénétrant par Orchies, traversait le bassin minier à Somain et le 4 Septembre, des troupes prussiennes entraient à Lens. La victoire de la Marne libéra notre région pendant quelques jours, mais vers la fin de Septembre, le danger reparut plus menaçant. Dans ce qu'on a appelé la course à la mer, les deux armées étendaient et fixaient leur front depuis Noyon jusqu'à Nieuport, Lens fut sur cette ligne (Planche I).

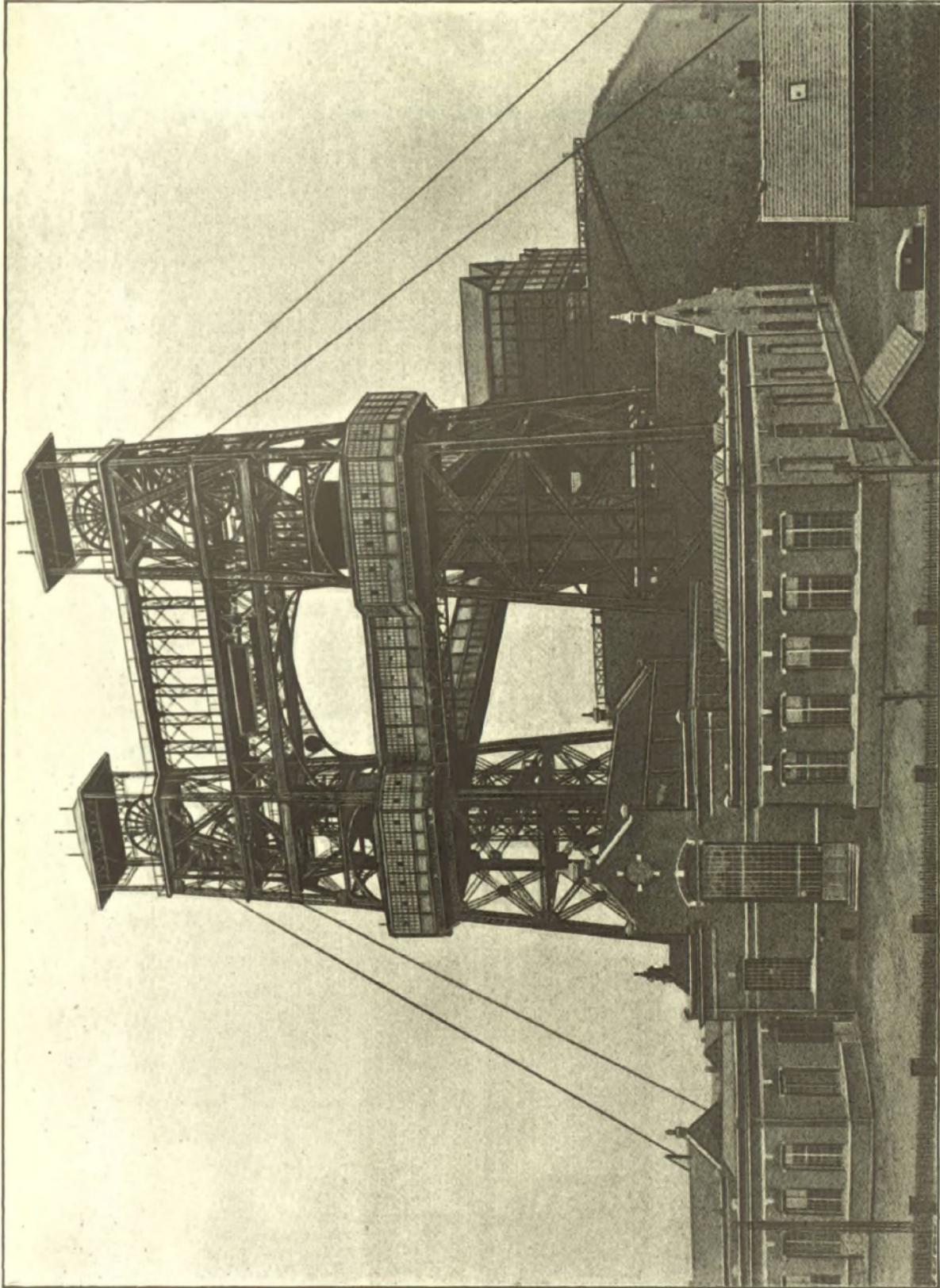
Vous voyez sur le front Nord-Ouest la position de Lens vers l'extrémité Est du bassin et vous voyez aussi sur cette carte, où l'on a représenté les variations du front de 1914 à 1918, qu'à Lens, comme à Verdun et Reims, la ligne de combat resta à peu près immuable pendant 4 ans.

C'est le 4 Octobre 1914 que les ennemis entraient dans Lens, et tout de suite commença, pour notre Société, la grande épreuve. En arrivant sur nos mines, ils détruisirent immédiatement tous les moyens d'extraction, dynamitant les organes essentiels des machines, coupant les câbles, précipitant dans les puits les cages,



Carte du Front Nord-Ouest





Fosse Maurice Tilloy N° 15 — A LOOS-EN-GOHELLE

le matériel qui se trouvait sur les carreaux, et même des munitions. Par un raffinement qui est bien dans leur manière, ils emmenèrent mon prédécesseur, M. Reumaux qui, malgré ses 76 ans, était resté à son poste de devoir à Lens, ils l'emmenèrent pour le faire assister à la destruction de la fosse N° 13 qui porte son nom ; et pour qu'on ne pût se méprendre sur le mobile de leurs actes, à notre Ingénieur en chef du Fond, M. Fougerolles, qui faisait remarquer à l'officier chargé des destructions qu'elles ne pouvaient avoir aucune utilité militaire, celui-ci répondait : nous le savons, mais nous voulons détruire votre industrie.

Toutes nos fosses se trouvèrent comprises dans les lignes allemandes ; en Octobre 1914, la ligne de front (Planche II), passant par nos fosses 16 et 16^{bis}, faisait une poche dans la concession voisine des Mines de Béthune, jusqu'à Vermelles, localité qui a figuré fréquemment dans les communiqués de cette époque, puis elle se retournait vers l'Est en comprenant toutefois la fosse N° 8 de Béthune, au voisinage de laquelle se trouvaient deux redoutes, Kaiser et Hohenzollern, autour desquelles on se battit pendant les quatre années de guerre.

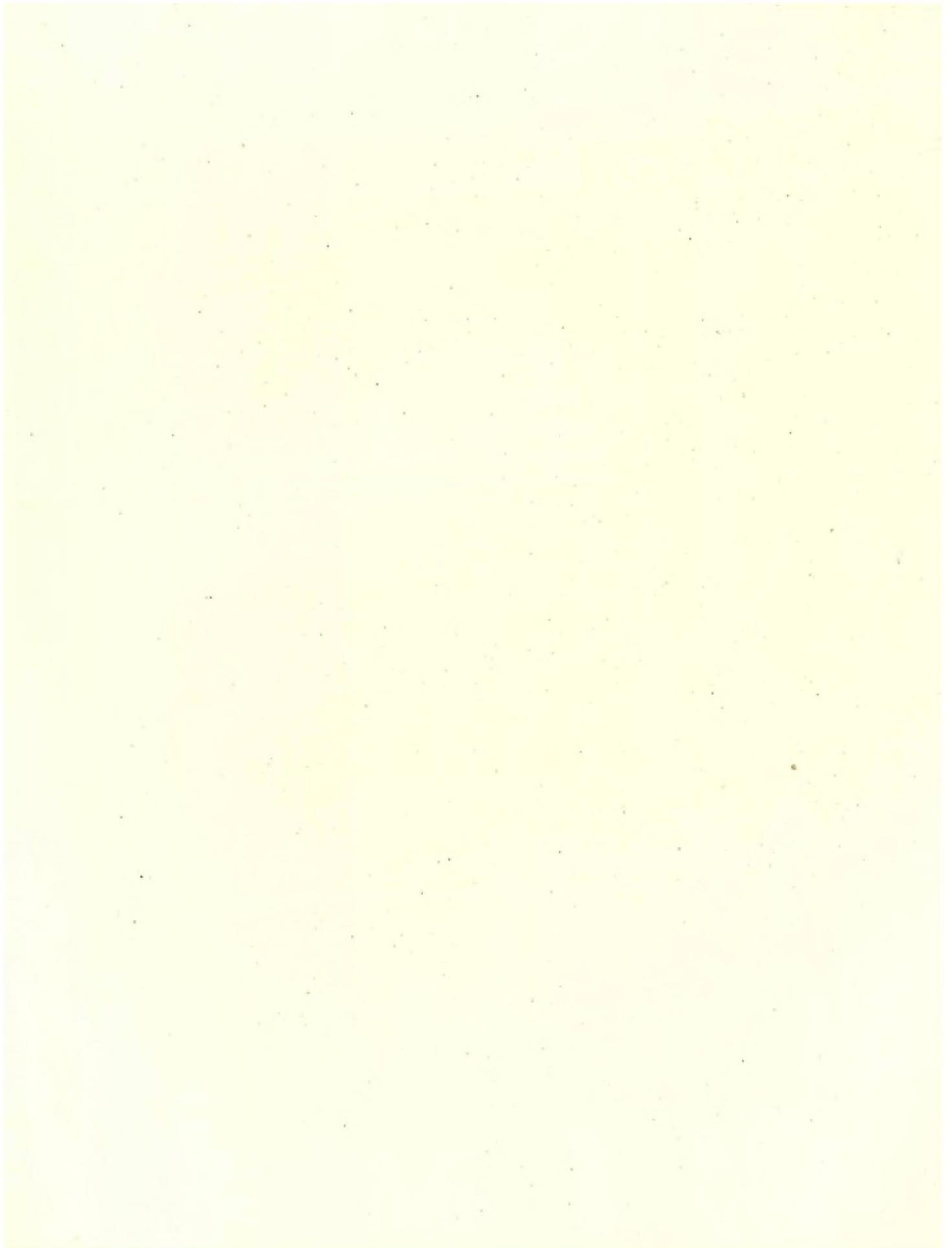
La proximité du front de la plupart de nos fosses les exposa de suite au feu de l'artillerie, mais l'artillerie de 1914, c'était surtout le canon de 75, un joujou par rapport à ceux qui vinrent ensuite ; au début, les destructions ne furent donc que relativement peu importantes.

Au printemps de 1915, l'attaque du 9 Mai par l'armée d'Urbal fit naître un espoir vite éteint ; à l'automne suivant, le 25 Septembre 1915, l'armée britannique attaqua de concert avec l'armée française, cette nouvelle offensive fit passer la ligne de front de la région de Vermelles à celle de Loos-en-Gohelle, et notre fosse N° 15 rentra dans les lignes anglaises (Planche III). Quant à l'offensive française, elle fut arrêtée presque immédiatement avant

d'atteindre la falaise de Vimy, et la ligne se fixa au Bois de la Folie et à la cote 419.

La prise de la fosse N° 15 par l'armée britannique fut, pour notre Société, le prétexte d'une dévastation injustifiable ; le commandement ennemi argua, en effet, de ce que nos puits communiquaient entre eux pour prétendre que, par nos travaux souterrains, on pouvait établir une liaison entre le front anglais et les derrières de l'armée allemande. Pour qui sait ce que sont les travaux du fond, la difficulté ou l'impossibilité plutôt de circuler dans de tels travaux quand ils ne sont ni entretenus, ni aérés, pour qui sait de plus que tous les orifices des fosses étaient sévèrement gardés et inaccessibles à la population civile, le prétexte de l'armée allemande paraît sans valeur ; mais comme je l'ai dit, l'ennemi voulait la destruction de nos mines et malgré que M. Reumaux eût offert de fermer tous nos puits, ne laissant qu'un faible orifice pour empêcher le grisou de s'accumuler, leur inondation fut résolue. Pour cela, on fit venir des spécialistes du bassin de la Ruhr, dans lequel les terrains supérieurs au houiller — les morts terrains — sont à peu près les mêmes que dans le Nord de la France, ils indiquèrent la manière de détruire nos mines de façon quasi irrémédiable.

Le terrain houiller se trouve dans notre région vers la profondeur de 150 mètres ; sur les 100 premiers mètres, on traverse des terrains extrêmement aquifères dans lesquels se trouve le grand niveau d'eau de la région flamande. Pour retenir les eaux de ce niveau, il faut ceinturer le puits d'un revêtement, bois ou fonte, lequel, sauf qu'il est vertical au lieu d'être horizontal, est exactement l'équivalent de celui que vous traversez dans le Nord-Sud à la Concorde ou dans le Métropolitain à la Cité. Il suffit de détruire ce revêtement — que nous nommons cuvelage — pour

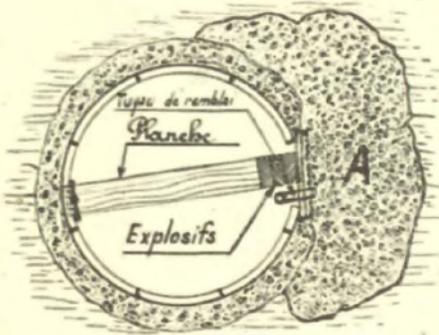


Fosse N° 10^{Bis}

Recette des eaux + 25^m75

La coupe montre la Brèche A, provoquée par les Allemands, à 29^m de profondeur, au moyen d'une explosion de Naxphalite etc. (dynamite)

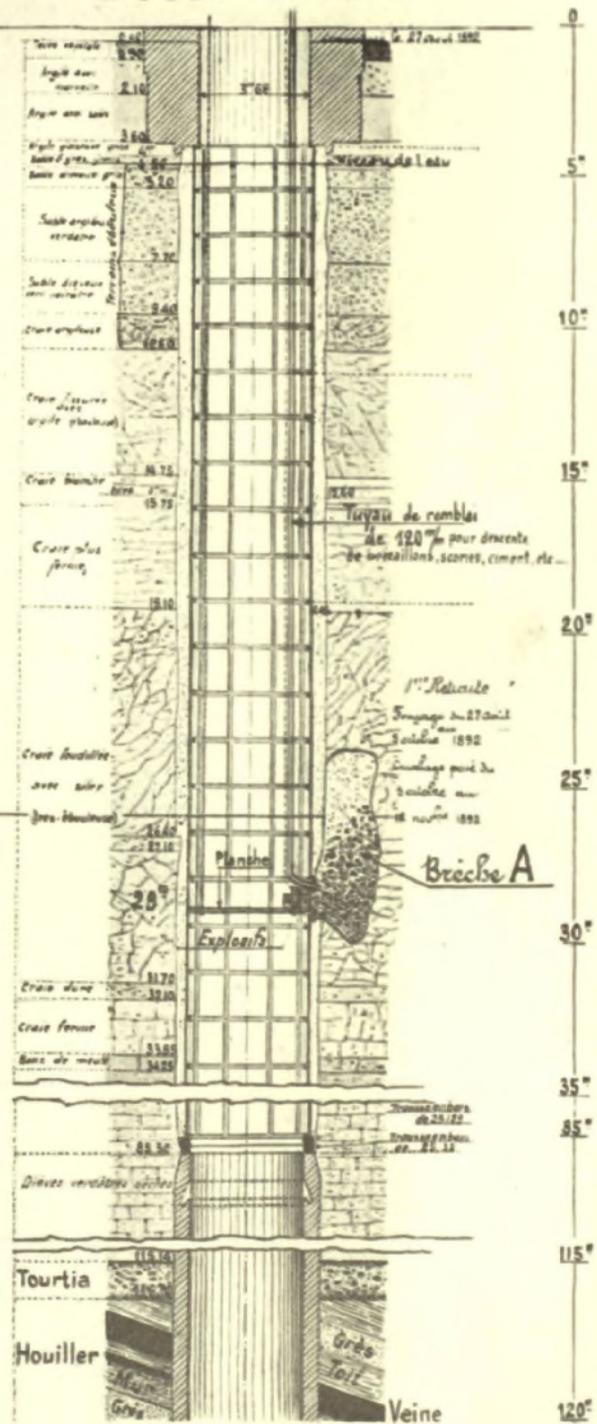
Coupe horizontale de la Brèche A



Les dimensions de la brèche sont de 1^m x 1^m dans le cuvelage en fonte.

Vide derrière le cuvelage, provoqué par l'explosion et les eaux

Hauteur 5^m environ
 Profondeur 2^m - d°
 Largeur 6^m - d°
 Volume 60^m³ - d°
 Venue d'eau = 1000^m³ Beuze environ.



Pl. V



Fosse Édouard Bollaert N° 12 — BRÈCHE DANS LE CUVELAGE

faire pénétrer les eaux en abondance dans les travaux du fond ; et comme lors du fonçage de certains puits, les venues avaient été très fortes (plus de 2.000 mètres cubes à l'heure, 50.000 mètres cubes par jour), il suffisait de détruire quelques-uns de ces cuvelages pour noyer nos mines.

Le travail fut ainsi pratiqué.

Sur la coupe des terrains traversés (Planche IV), vous voyez le cuvelage garnissant le puits au droit des craies blanches, éminemment aquifères, et des craies bleues. Les Allemands disposaient de tous nos renseignements, ils avaient trouvé dans nos bureaux la coupe des puits, les journaux de fonçage ; ils savaient donc de façon certaine à quels endroits se trouvaient les points dangereux des cuvelages. Ils détruisirent d'abord tout ce qui se trouvait dans la colonne du puits pour la circulation des cages, puis ils firent descendre, au moyen de câbles, une forte poutre qui avait à peu près comme longueur le diamètre du puits et aux deux extrémités de laquelle ils avaient assujéti solidement une charge d'une centaine de kilogs d'explosifs. Quand la poutre était arrivée à la profondeur voulue, celle indiquée par les experts, on la rendait horizontale, les deux charges d'explosifs se trouvaient ainsi placées contre les parois, on en provoquait la détonation qui créait une brèche formidable dans le cuvelage.

Je vais vous projeter la photographie d'une de ces brèches, non la plus importante, car nous en avons trouvé qui avaient jusqu'à 35 mètres carrés de surface et plusieurs mètres de profondeur ; la vue (Planche V), a été prise à la fosse N° 12 ; comme échelle de grandeur, vous voyez un mineur au milieu de la brèche, tout autour sont les segments du cuvelage en partie broyés.

On faisait donc sauter le puits, l'officier chargé du travail de destruction venait, après l'explosion, se rendre compte du résultat obtenu ; s'il ne percevait qu'une faible venue d'eau, si l'opération

ne paraissait pas avoir réussi, il la recommençait deux, trois et quatre fois. Presque tous les puits de Lens ont été dynamités, certains l'ont été quatre et cinq fois. Voyez ici la coupe d'un certain nombre de puits et remarquez celle du N° 14 dont le fonçage avait été l'un des plus difficiles ; il a été dynamité cinq fois (Planche VI).

Et admirez comme la méthode allemande se retrouve en tout. On installait sur les puits endommagés un petit flotteur relié à la surface et on notait chaque jour les progrès de la montée des eaux ; un tableau de ces relevés journaliers a été retrouvé dans les décombres de notre fosse N° 9^{bis}. Je vais vous en donner la projection (Planche VII) :

au 8 Novembre 1915, date des destructions, l'eau était	
	à 321 m. de profondeur ;
au 19 Novembre 1915, elle était à 318 m.	
le 20 Février suivant,	à 250 m. 25.

et quand, après l'offensive du printemps 1917, on put aborder les puits de la côte 70, les eaux y atteignaient le niveau de la nappe aquifère ; l'inondation totale de nos travaux souterrains était consommée.

Nos travaux communiquent avec ceux des mines voisines de Carvin et Liévin ; d'après les supputations faites avant de commencer la restauration de nos mines et d'après les constatations auxquelles nous avons procédé depuis, nous savons de façon quasi certaine que cet ensemble de travaux communicants renferme 60 millions de mètres cubes d'eau, 60 millions de mètres cubes à épuiser à des profondeurs qui vont jusqu'à 700 mètres ; et pour qu'un tel chiffre ait pour vous sa signification, je vous dirai que 60 millions de mètres cubes, c'est ce que la Seine débite à Paris en 15 jours.

Les Allemands ne se contentèrent pas de noyer ainsi nos travaux souterrains en détruisant les puits dans des conditions telles qu'ils

Wasserspende aus Unterlaufhöhe von 8. 11. 15 = 321 m (Zugers auf 0)			
"	"	19. 11. 15 = 318,60	" " 0
"	"	4. 12. 15 = 313,20	" " 0
"	"	15. 12. 15 = 307,80	" " 0
"	"	27. 12. 15 = 303,80	" " 0
"	"	4. 1. 16 = 307,20	" " 0
"	"	30. 12. 15 = 297,70	" " 0
"	"	4. 1. 16 = 299,93	" " 0
"	"	9. 1. 16 = 290,20	" " 0
"	"	15. 1. 16 = 285,50	" " 0
"	"	21. 1. 16 = 281,50	" " 0
"	"	26. 1. 16 = 278,00	" " 0
"	"	30. 1. 16 = 275,25	" " 0
"	"	4. 2. 16 = 271,05	" " 0
"	"	9. 2. 16 = 266,95	" " 0
"	"	16. 2. 16 = 259,95	" " 0
"	"	21. 2. 16 = 254,70	" " 0
"	"	26. 2. 16 = 250,25	" " 0
"	"	4. 3. 16 = 244,70	" " 0

Tableau de relevé journalier de montée des eaux

ont pu sérieusement croire que jamais nous ne pourrions les réparer, ils dynamitèrent toutes nos installations de surface, les chevalements, les triages, les chaudières, les conduites de vapeur, les ventilateurs, les compresseurs, et tout cela avec art, avec méthode. Je me rappelle souvent que, lors de ma première reconnaissance, entrant à Pont-à-Vendin dans une chaufferie relativement préservée, je crus un moment qu'elle était réparable ; ce ne fut qu'en l'explorant méthodiquement dans toutes ses parties, bouilleurs, grilles, tubes, soupapes, conduites de vapeur, que je constatai qu'elle avait été rendue entièrement inutilisable. Toutes ces destructions se passèrent de l'automne 1915 au printemps de 1916 ; en Décembre 1915, lorsque j'approchai de notre fosse N° 16, je n'aperçus déjà plus un seul chevalement de Lens, les premiers qui apparaissaient encore étaient au delà, dans la Concession de Courrières.

En même temps, l'armée allemande augmentait dans une mesure tout à fait formidable les défenses du Bastion de Lens ; lorsqu'eût lieu l'attaque de Mai 1915, il n'y avait que les rudiments d'une seule ligne ; 8 mois plus tard, lorsque nous pûmes consulter les plans directeurs de l'armée britannique, nous y distinguâmes déjà trois lignes successives et en Août 1916, il y en avait cinq, dont la fameuse ligne Hindenburg qui partait de Lens et allait rejoindre les environs de Saint-Quentin ; pour réduire de pareilles défenses, l'artillerie augmentait continuellement en calibre et en nombre et ce qui avait échappé jusque là au vandalisme ennemi et à l'artillerie de la première année de guerre s'émietta peu à peu.

Au printemps de 1917, vers Pâques, l'armée britannique attaqua à nouveau ; elle emporta la falaise de Vimy et descendit dans la plaine de Lens. Un certain nombre de nos puits passèrent dans les lignes alliées, en particulier les fosses 3, 9, 16, 11, mais malgré

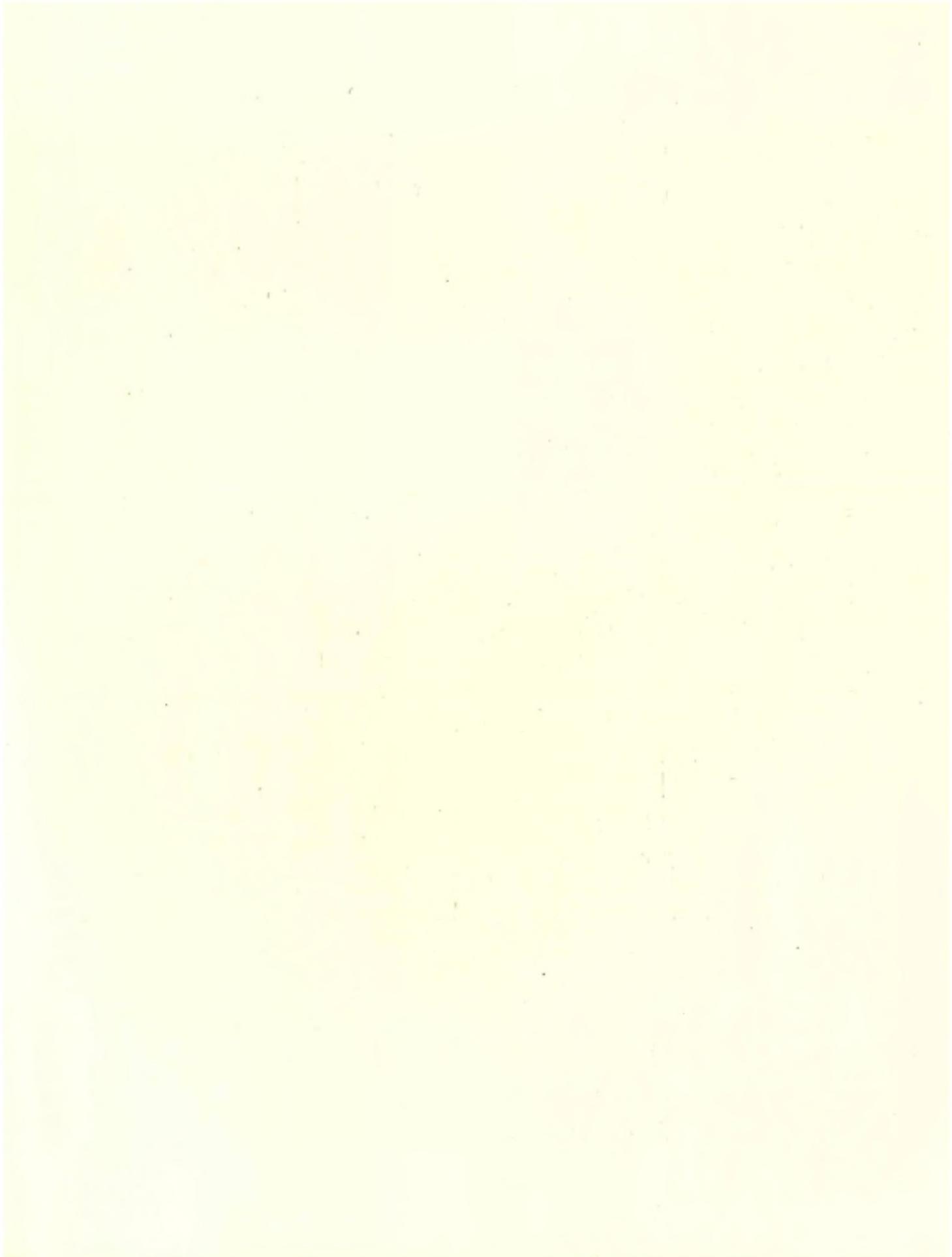
toute la vaillance héroïque qu'ils déployèrent dans les grands combats qui durèrent jusqu'au milieu de l'été, les Canadiens ne purent dépasser les faubourgs de Lens au Sud; au Nord, la ligne de front resta à peu près inchangée à la cote 70. Et alors, la puissante artillerie britannique de 1917, les canons de 6 et de 8 pouces commencèrent à pulvériser littéralement ce qui restait de Lens que l'ennemi incendia et dont il évacua les derniers habitants et avec eux, M. Basly, Député et Maire. Sur les photographies qu'on nous communiquait, nous vîmes la malheureuse ville peu à peu disparaître; cette dernière phase de son martyre dura depuis le mois d'Avril 1917 jusqu'au 4 Octobre 1918, date à laquelle se replia l'armée von Quast, la IV^e armée allemande.

Il est facile de comprendre qu'une région, qui pendant quatre ans fut exposée au vandalisme ennemi et où pendant quatre ans la bataille fit rage, ne devait plus être qu'un immense champ de ruines; et, en effet, sur toute la concession de Lens qui s'étend sur plus de 6.000 hectares, comme d'ailleurs sur la concession voisine de Liévin, tout était détruit et la terre, partout labourée par les obus; dans la région périphérique de la ville et aux abords des fosses de la cote 70, où les combats furent particulièrement acharnés, les trous d'obus se touchaient.

Pour ne pas être trop long, je vais vous montrer seulement quelques vues d'avant et d'après guerre, afin que vous puissiez vous rendre compte du caractère des destructions.

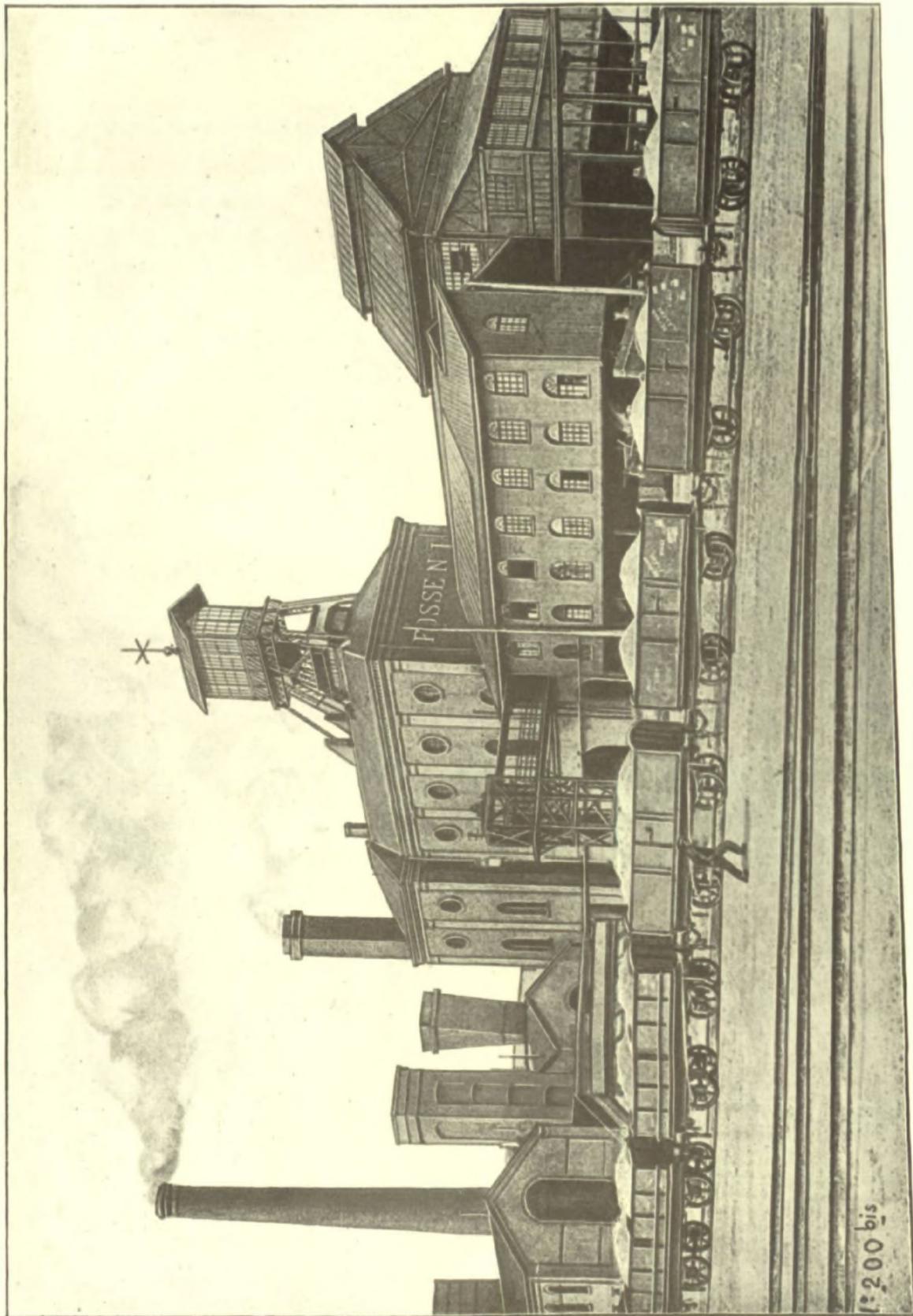
Voici à la porte même de Lens la fosse N^o 4 d'avant-guerre, et la voilà telle que nous l'avons retrouvée en Octobre 1918 (Planches VIII - IX).

Voici la fosse N^o 3, au Sud-Ouest de notre concession; elle n'a guère été soumise au feu de l'artillerie qu'en 1915 et 1916; la voici avant-guerre et après (Planches X - XI). La destruction, au point



Fosse Jules Casteleyn N° 1

Pl. VIII

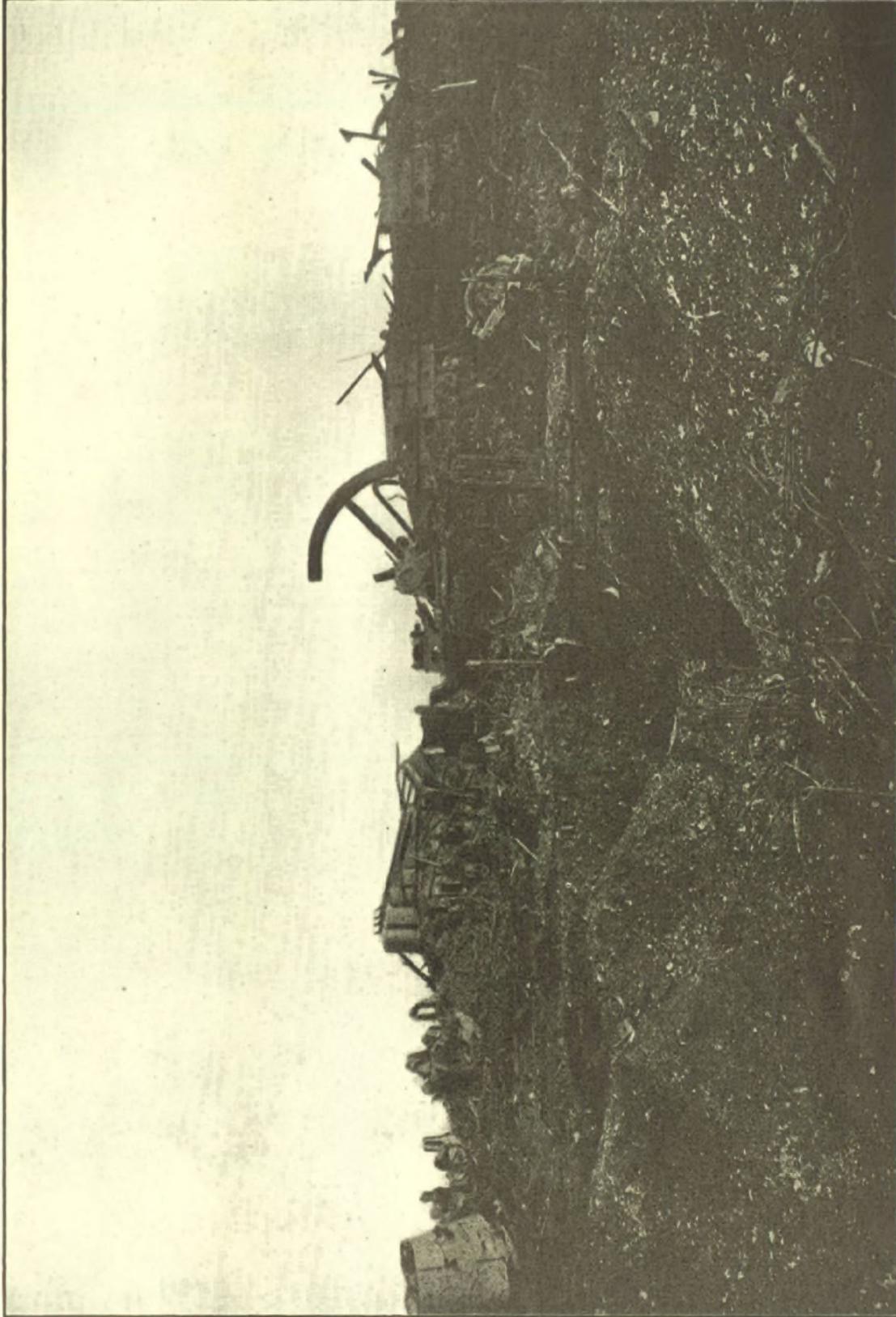


1:200 bis

1914

1918

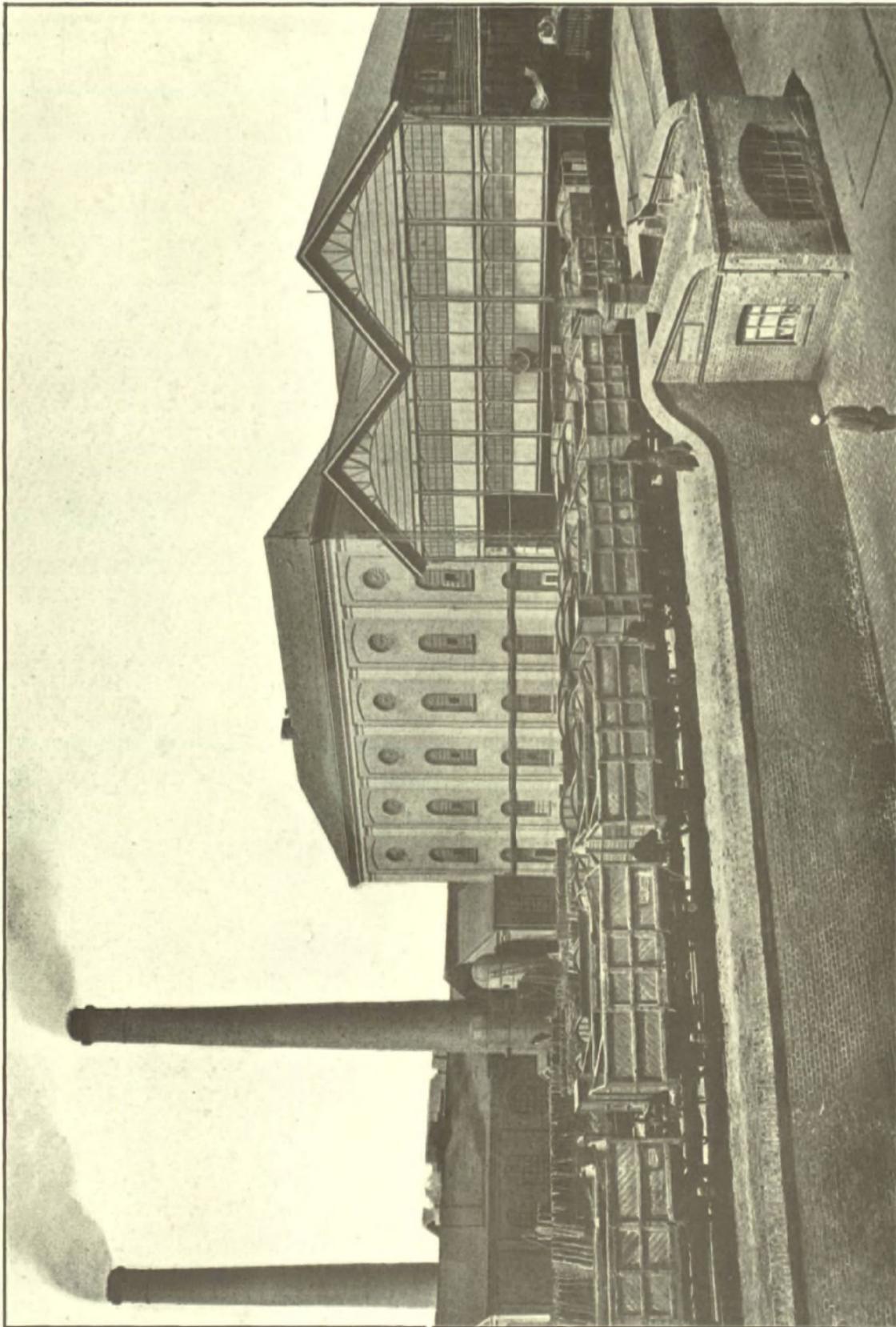
Pl. IX



Fosse Jules Casteleyn N° 1

Fosse Amé Tilloy N° 3

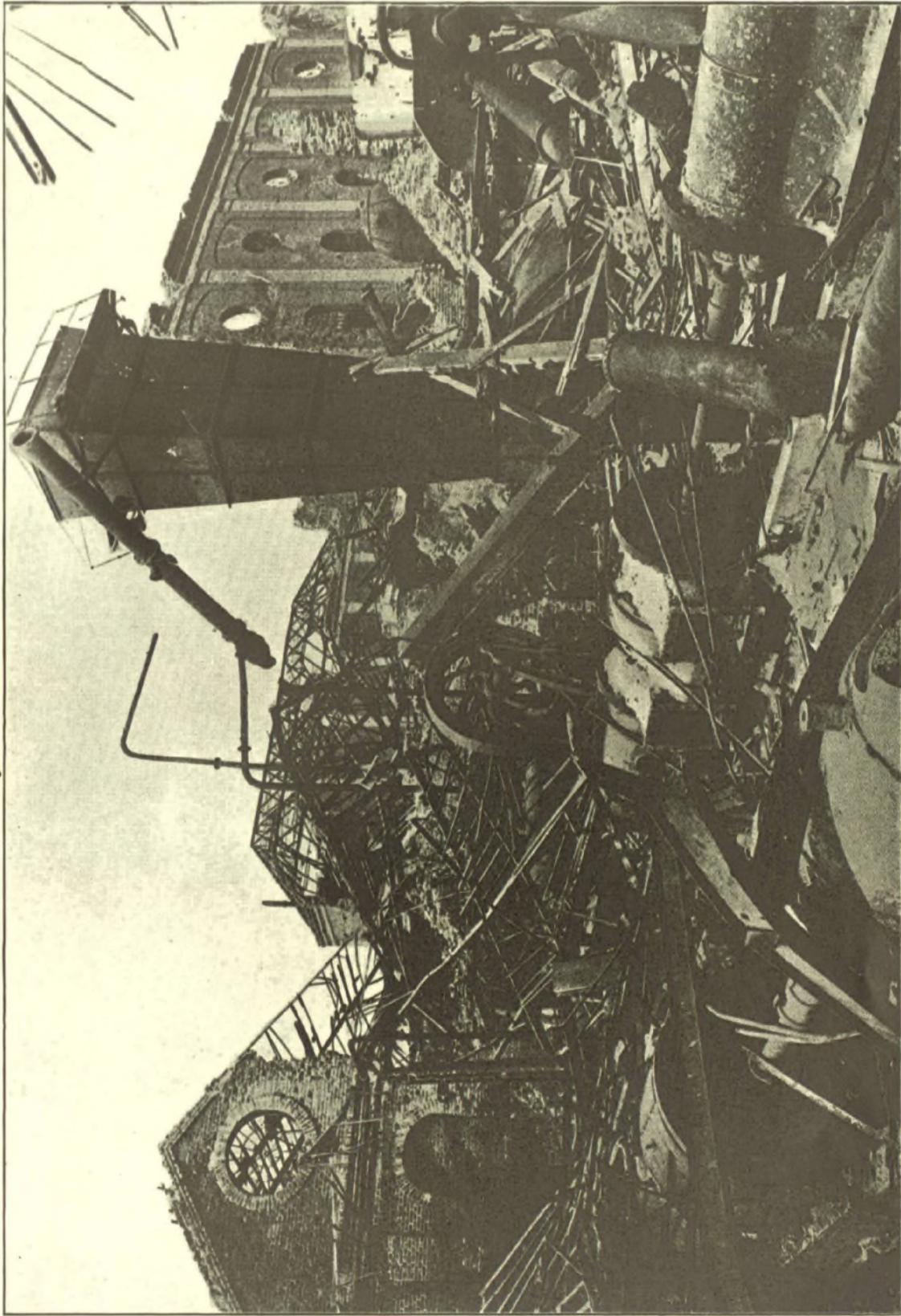
Pl. X



1914

1918

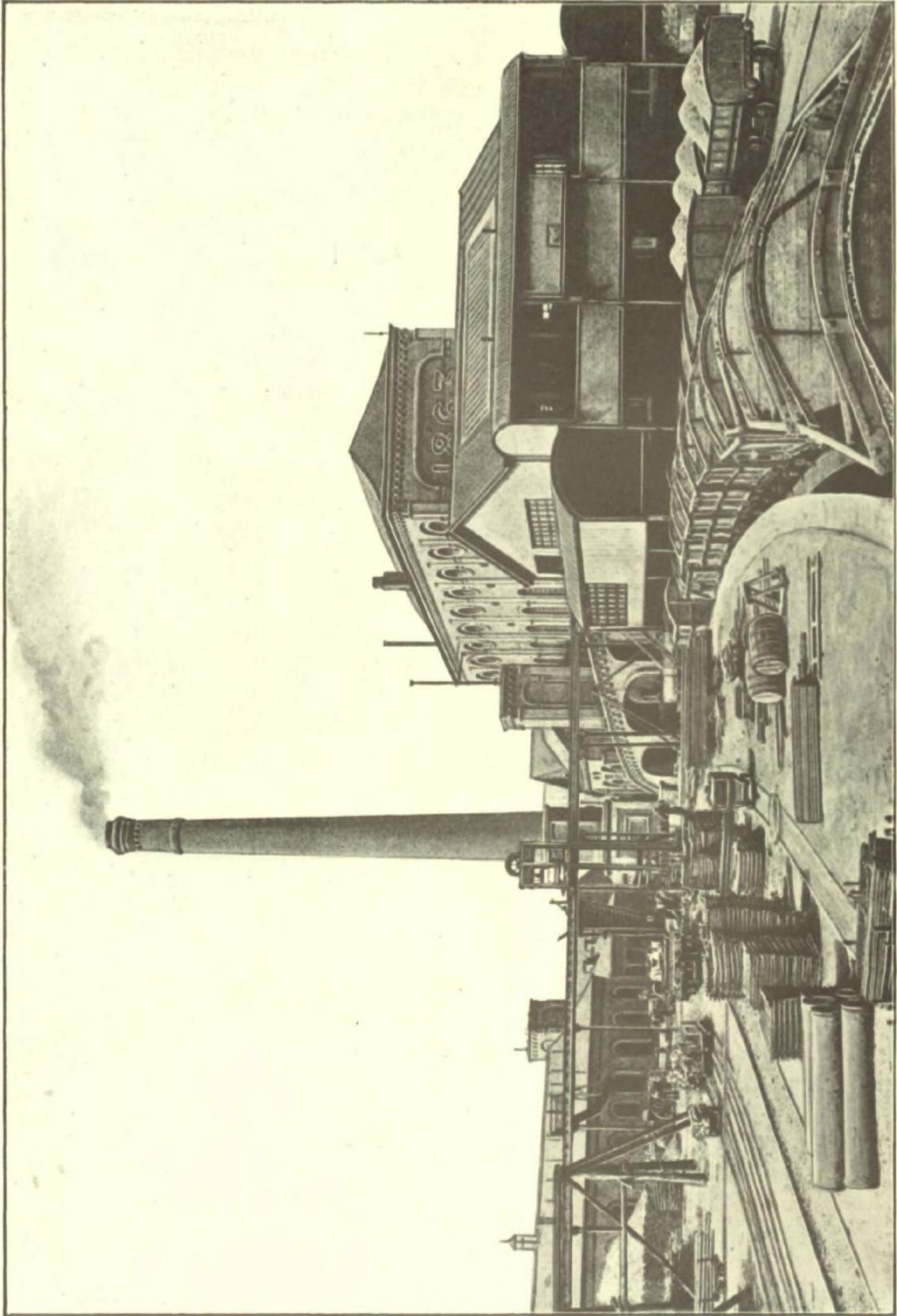
Pl. VI



Fosse Amé Tilloy N° 3

Fosse Louis Bigo N° 4

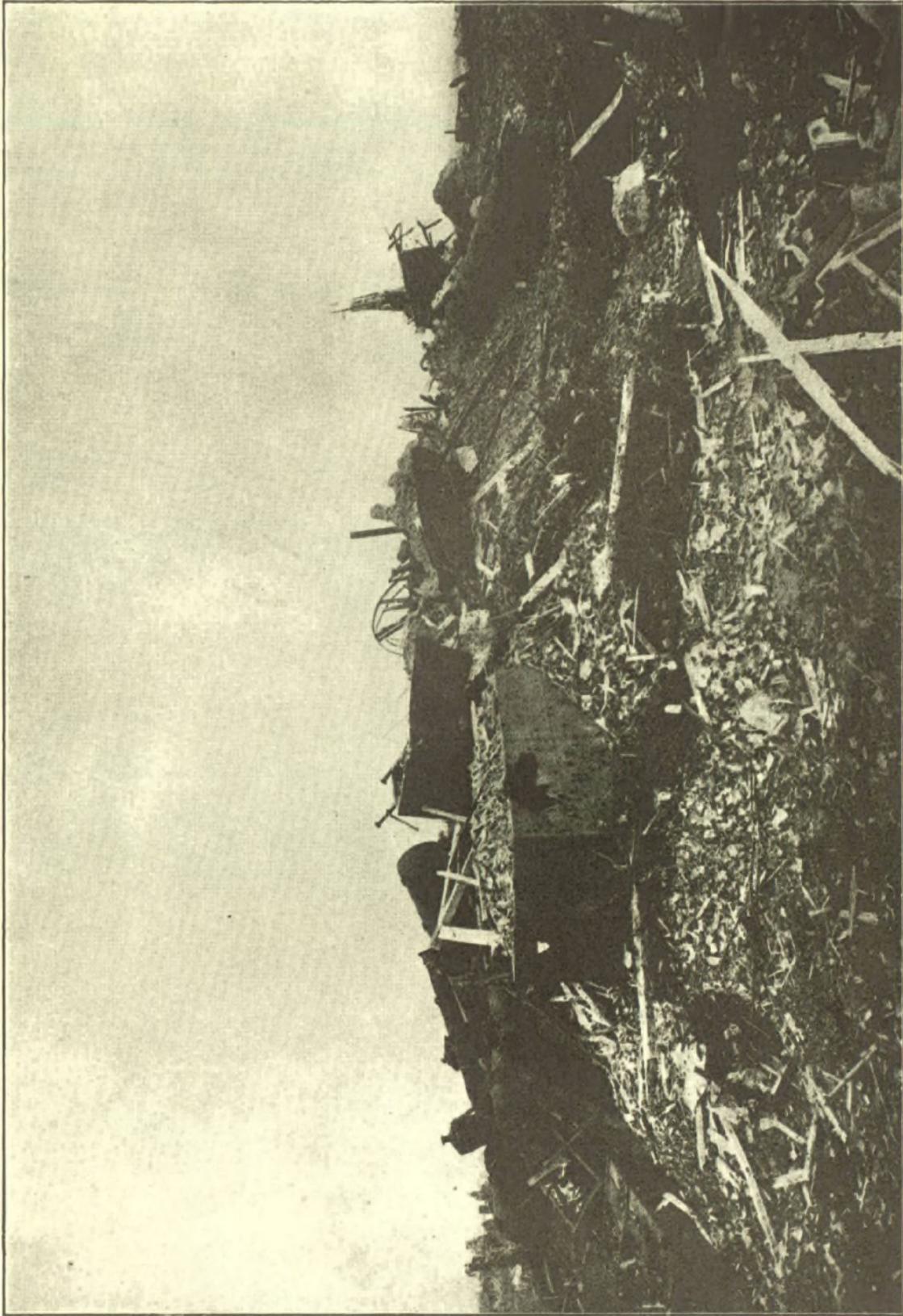
Pl. XII



1914

1918

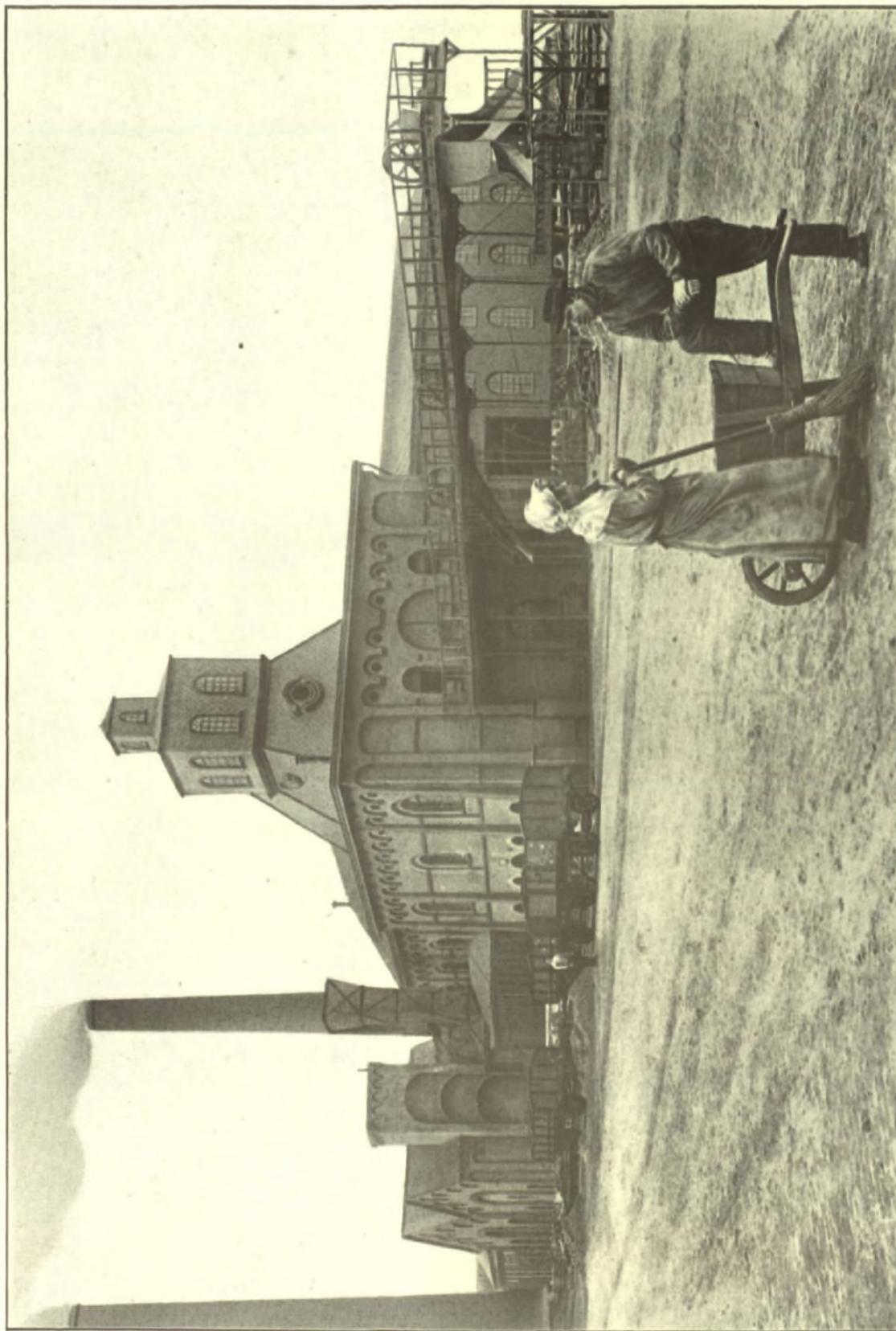
Pl. XIII



Fosse Louis Bigo N° 4

Fosse Alfred Descamps N° 6

Pl. XIV



1914

1918

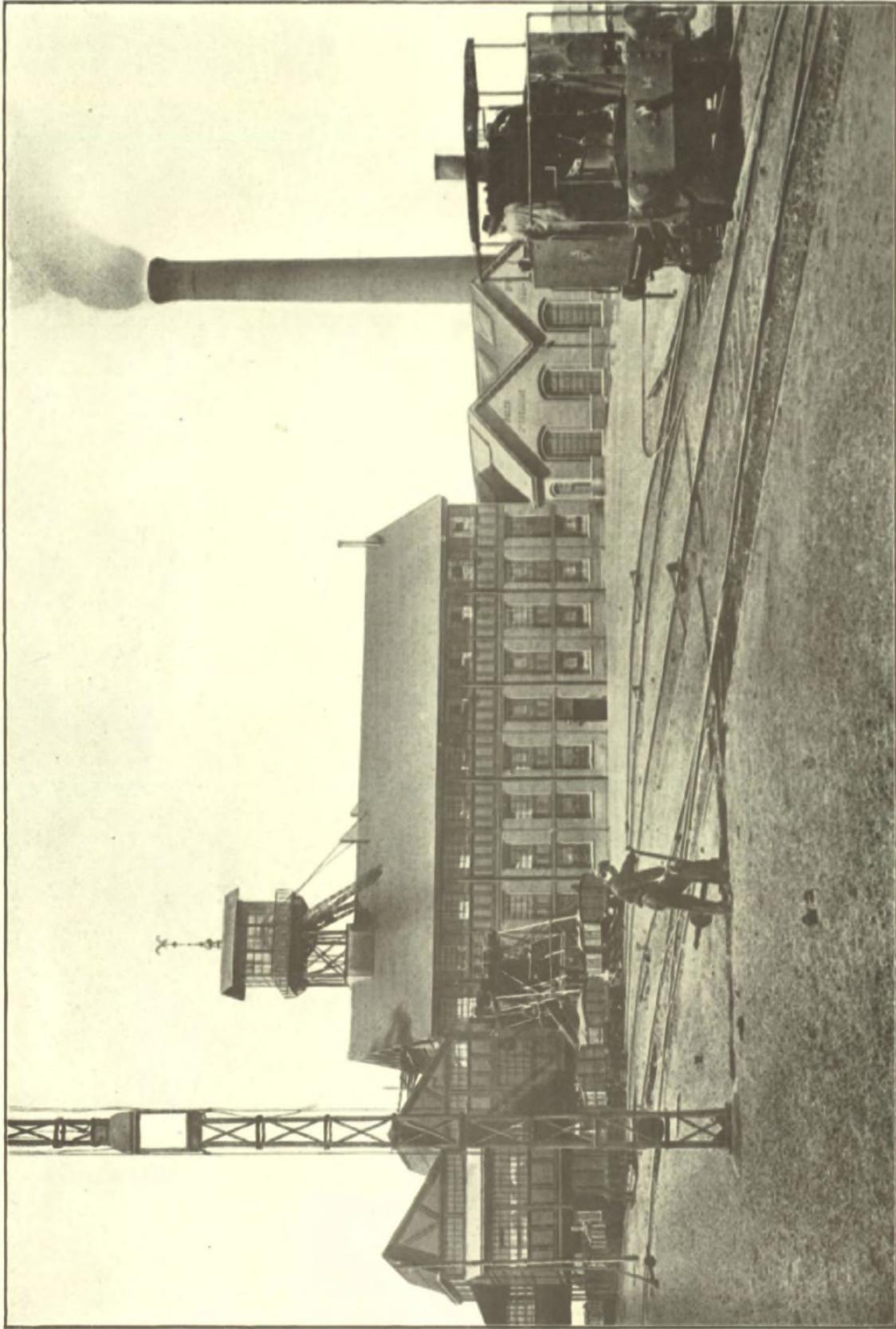
Pl. IV



Fosse Alfred Descamps N° 6

Fosse Théodore Barrois N° 9

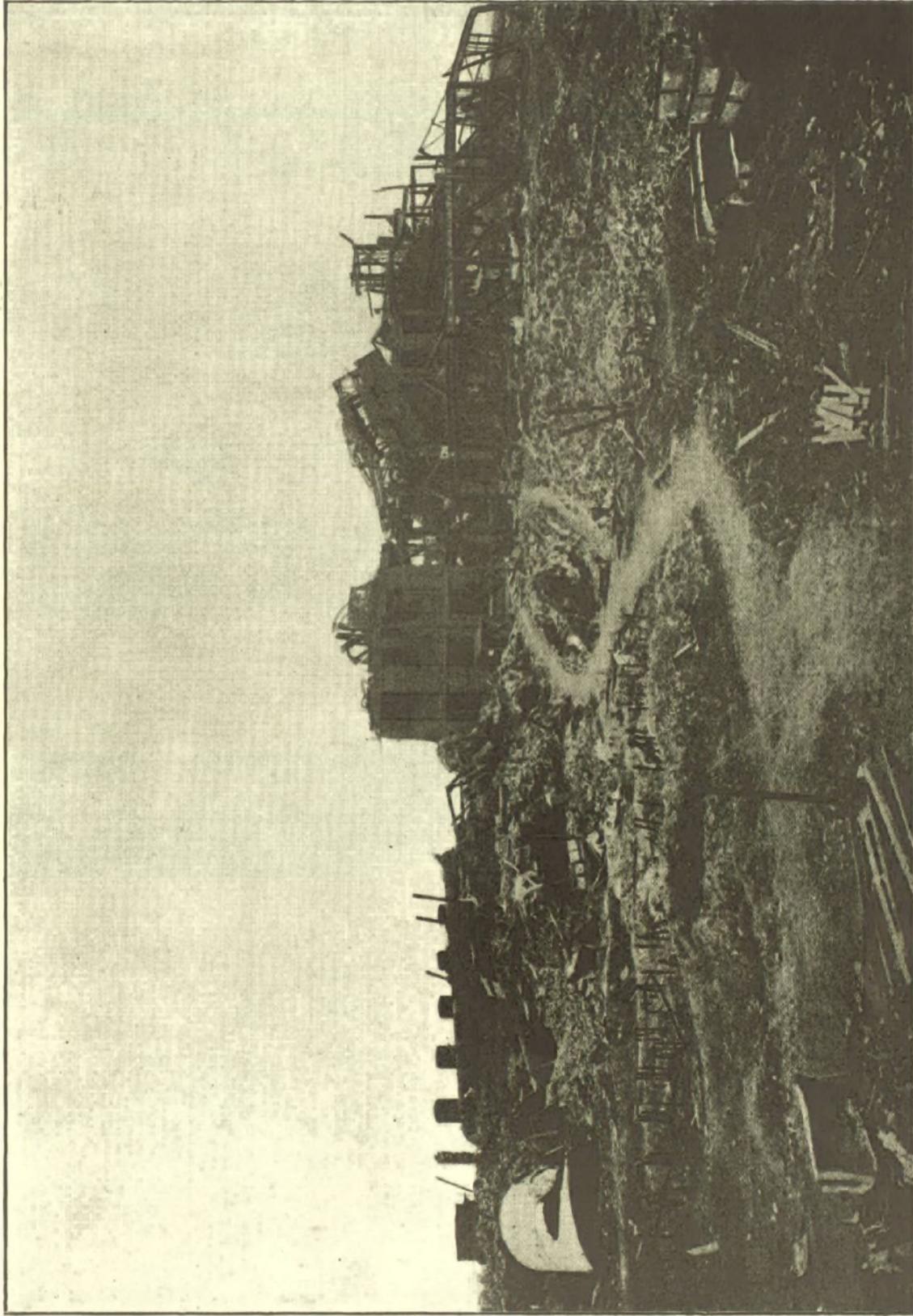
Pl. XVI



1914

1918

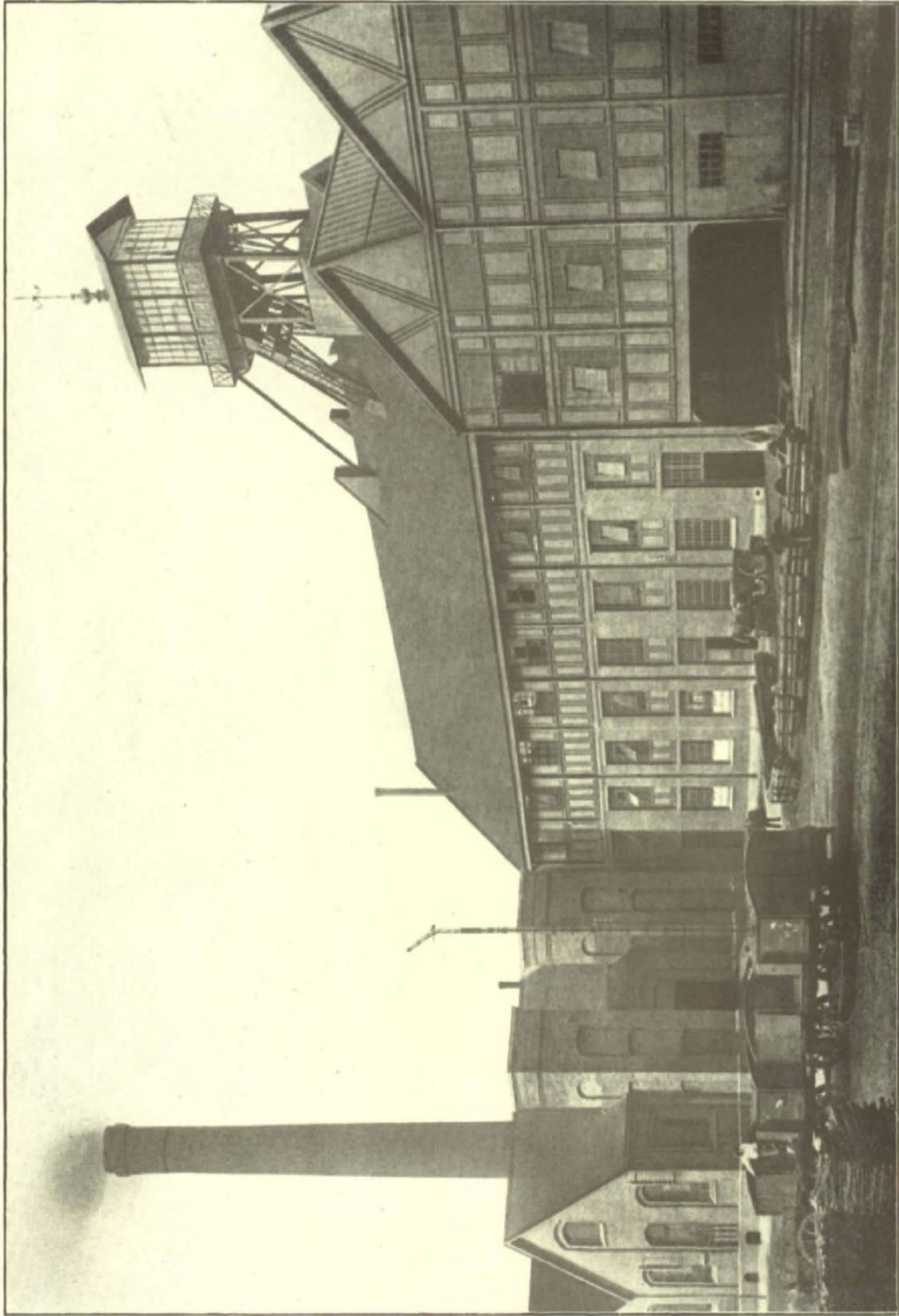
Pl. XVII



Fosse Théodore Barrois N° 9

Fosse Édouard Bollaert N° 12

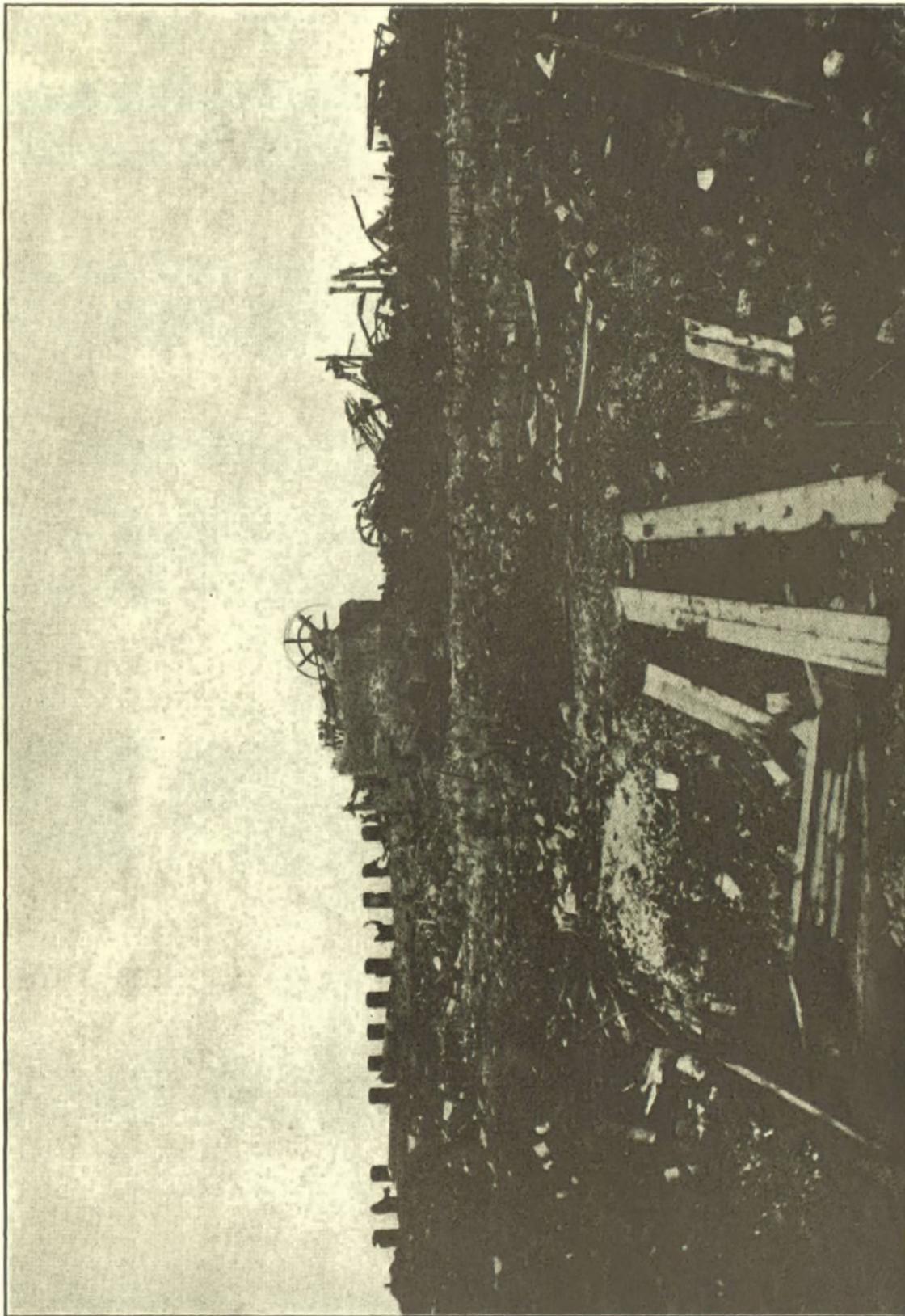
Pl. XVIII



1914

1918

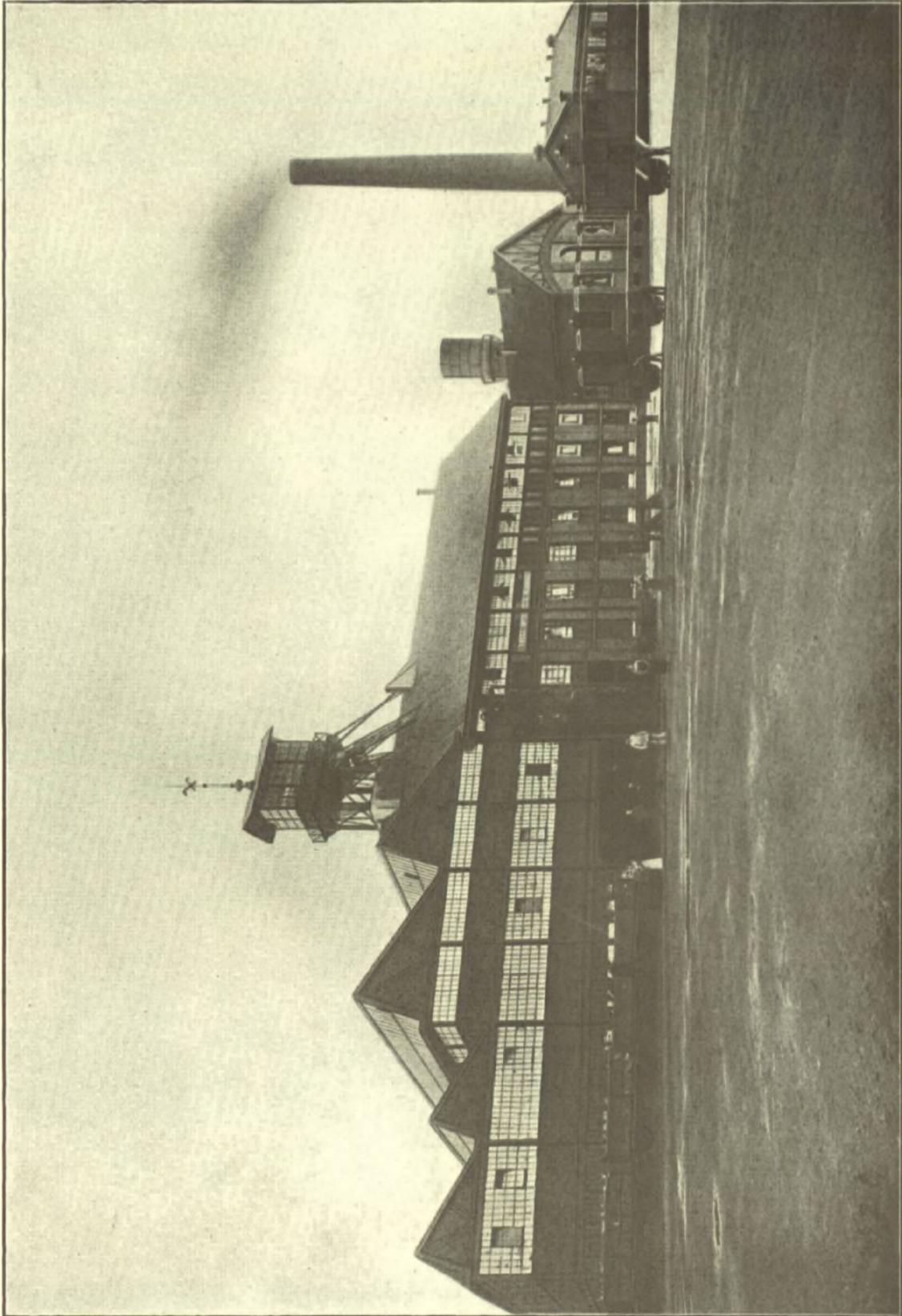
pl. XIX



Fosse Édouard Bollaert N° 12

Fosse Élie Reumaux N° 13

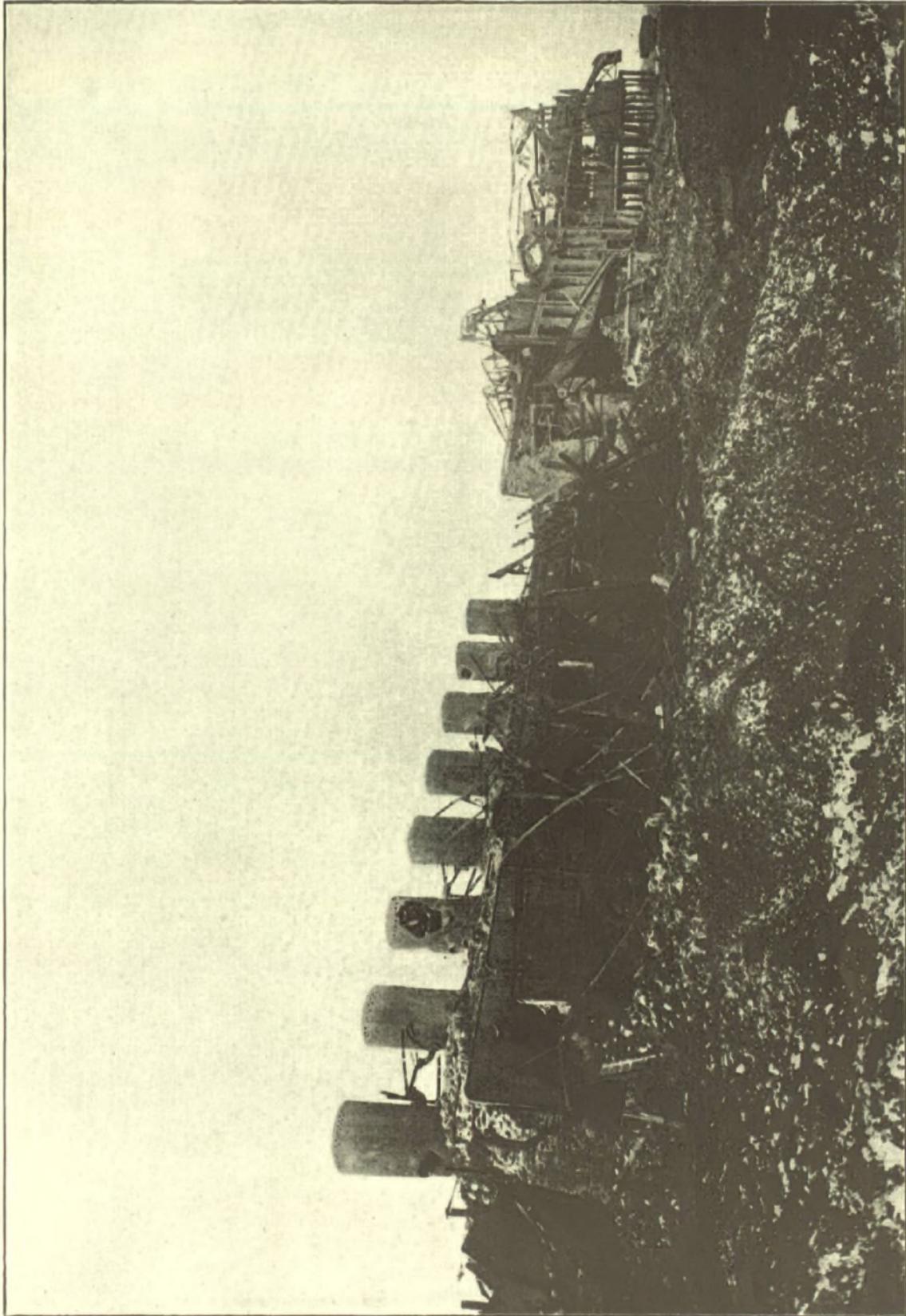
Pl. XX



1914

1918

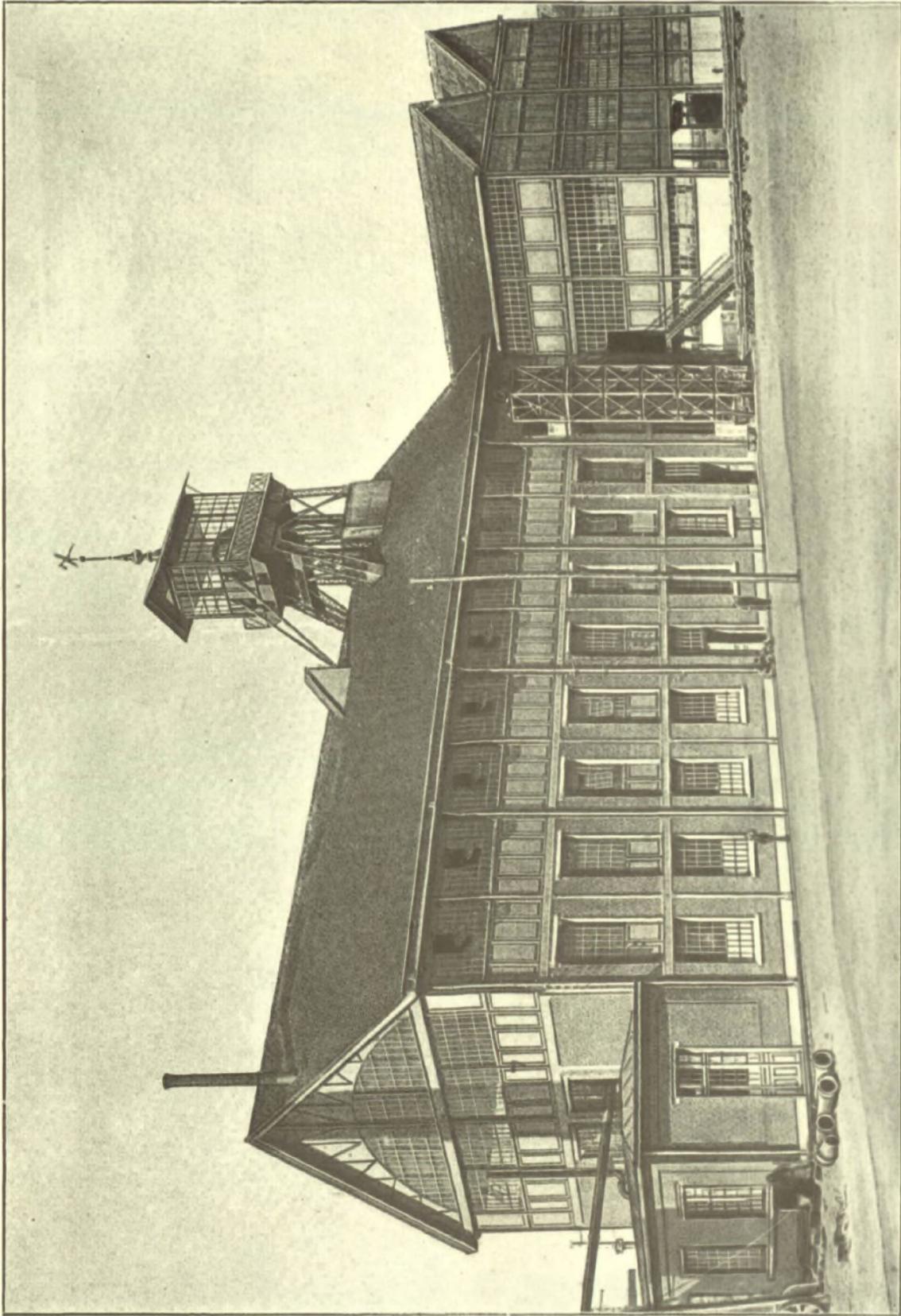
Pl. XVI



Fosse Élie Reumaux N° 13

Fosse Émile Bigo N° 14

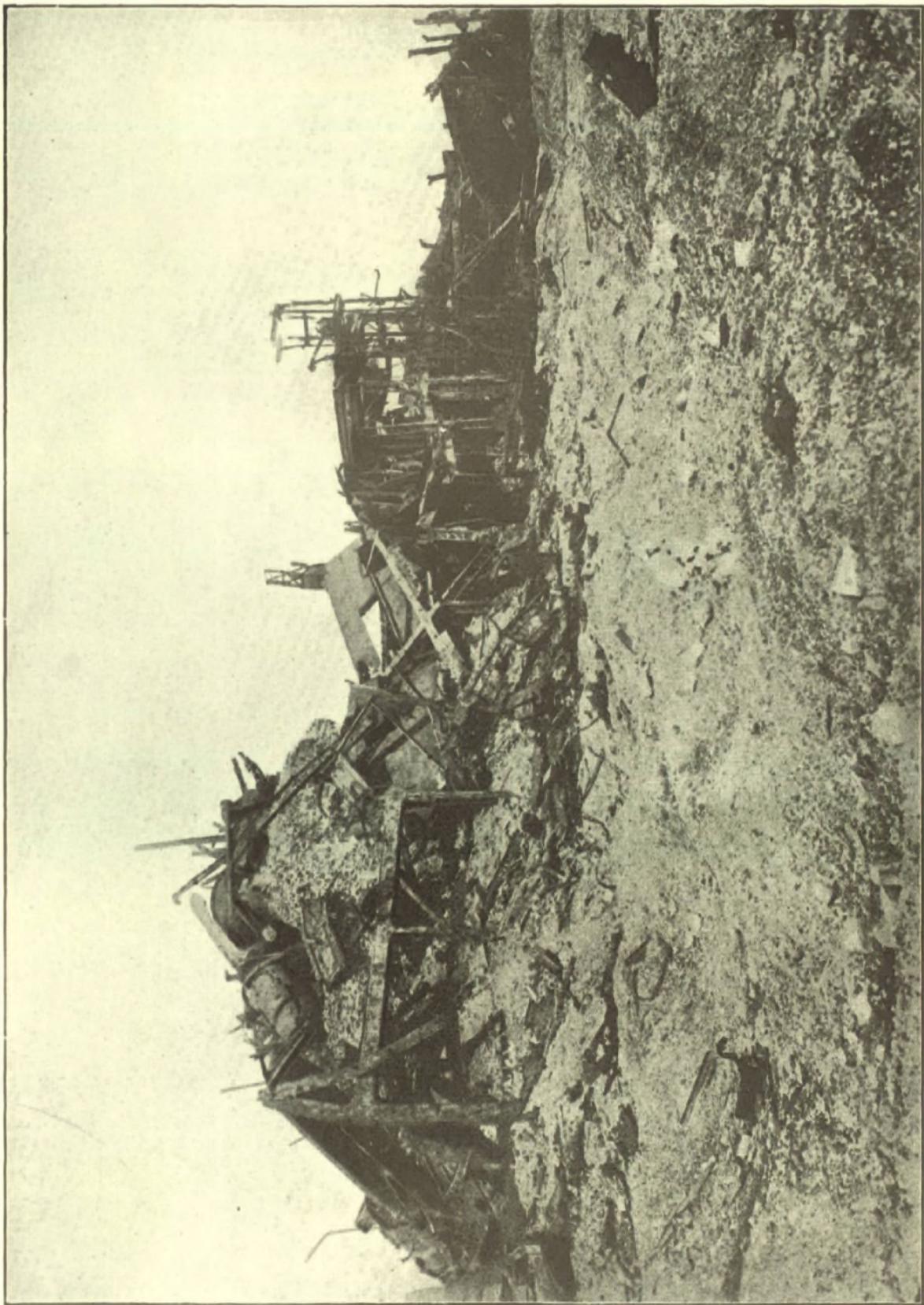
Pl. XVII



1914

1918

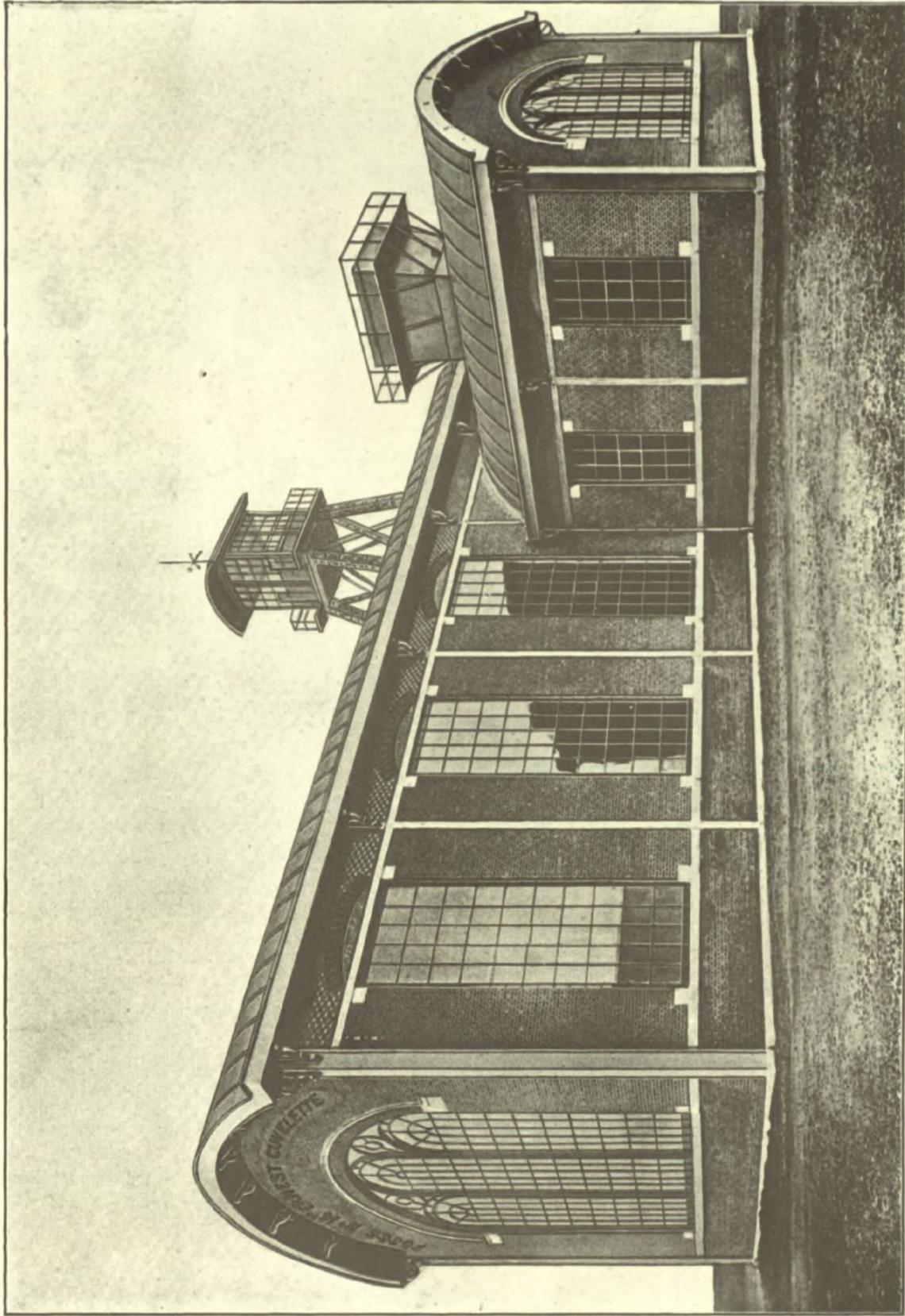
Pl. XVIII



Fosse Émile Bigo N° 14

Fosse Ernest Cuvelette N° 14^{bis}

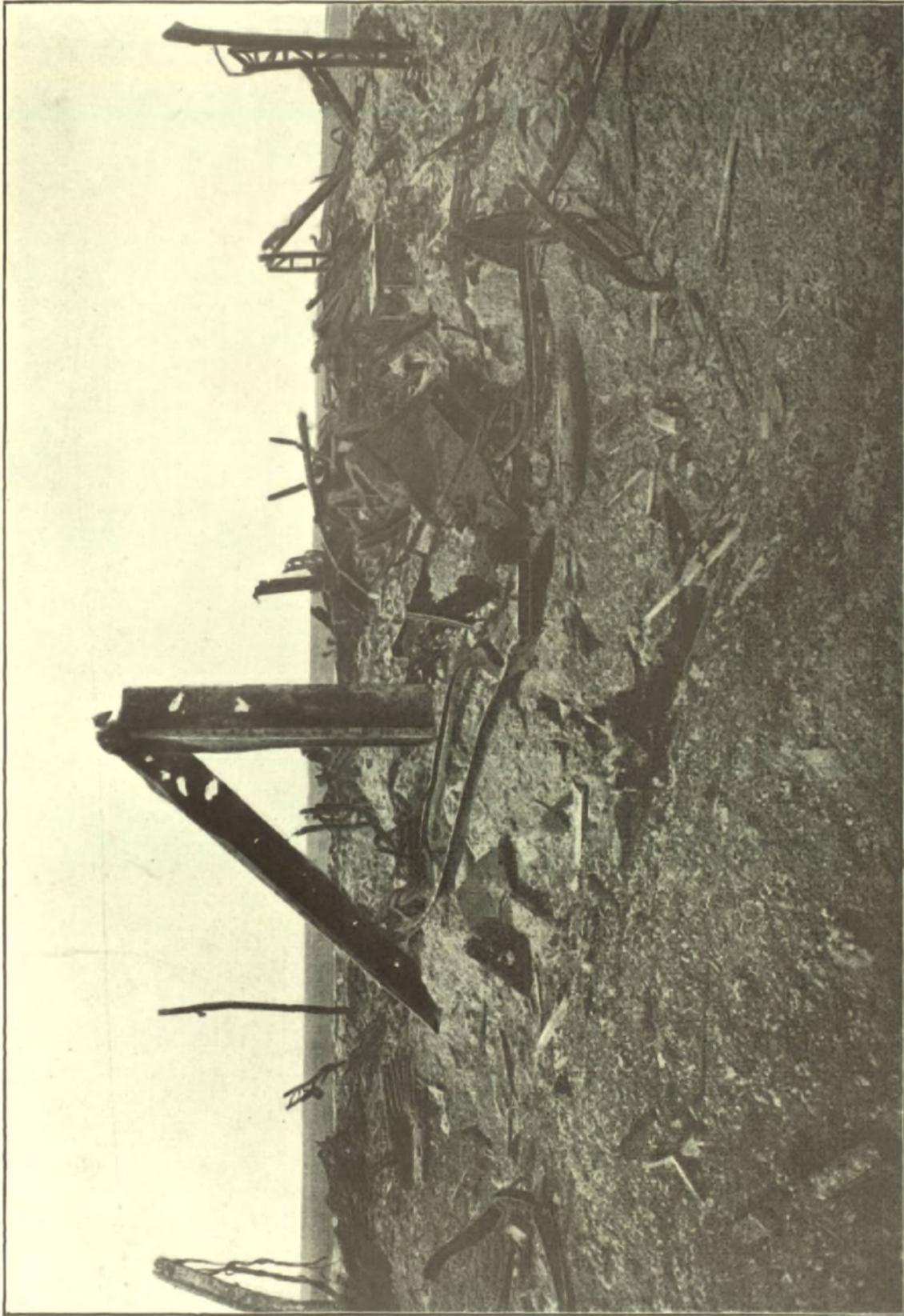
Pl. XXIV



1914

1918

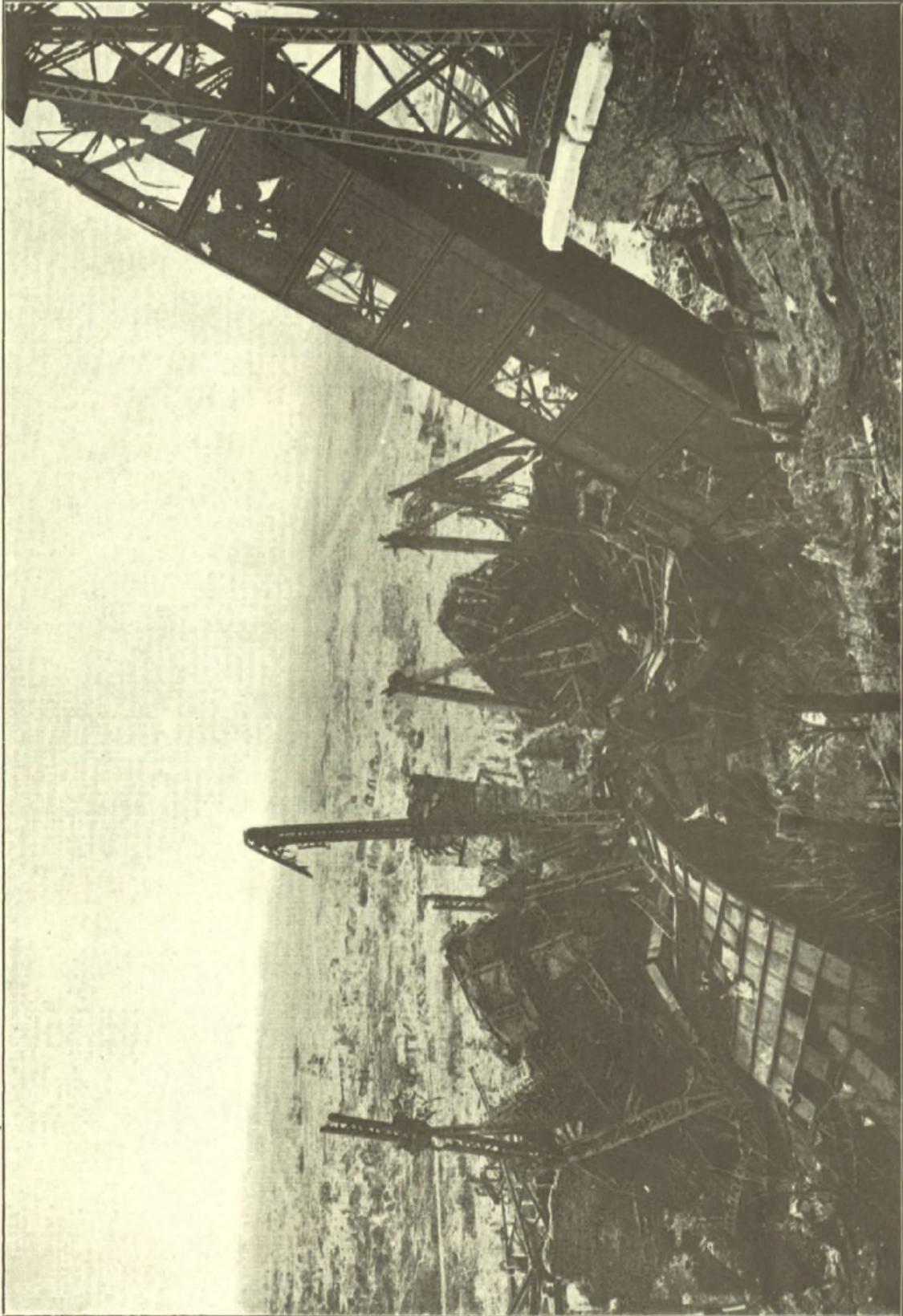
Pl. XXV



Fosse Ernest Cuvelette N° 14^{bis}

Fosse Maurice Tilloy N° 15

Pl. XXVI

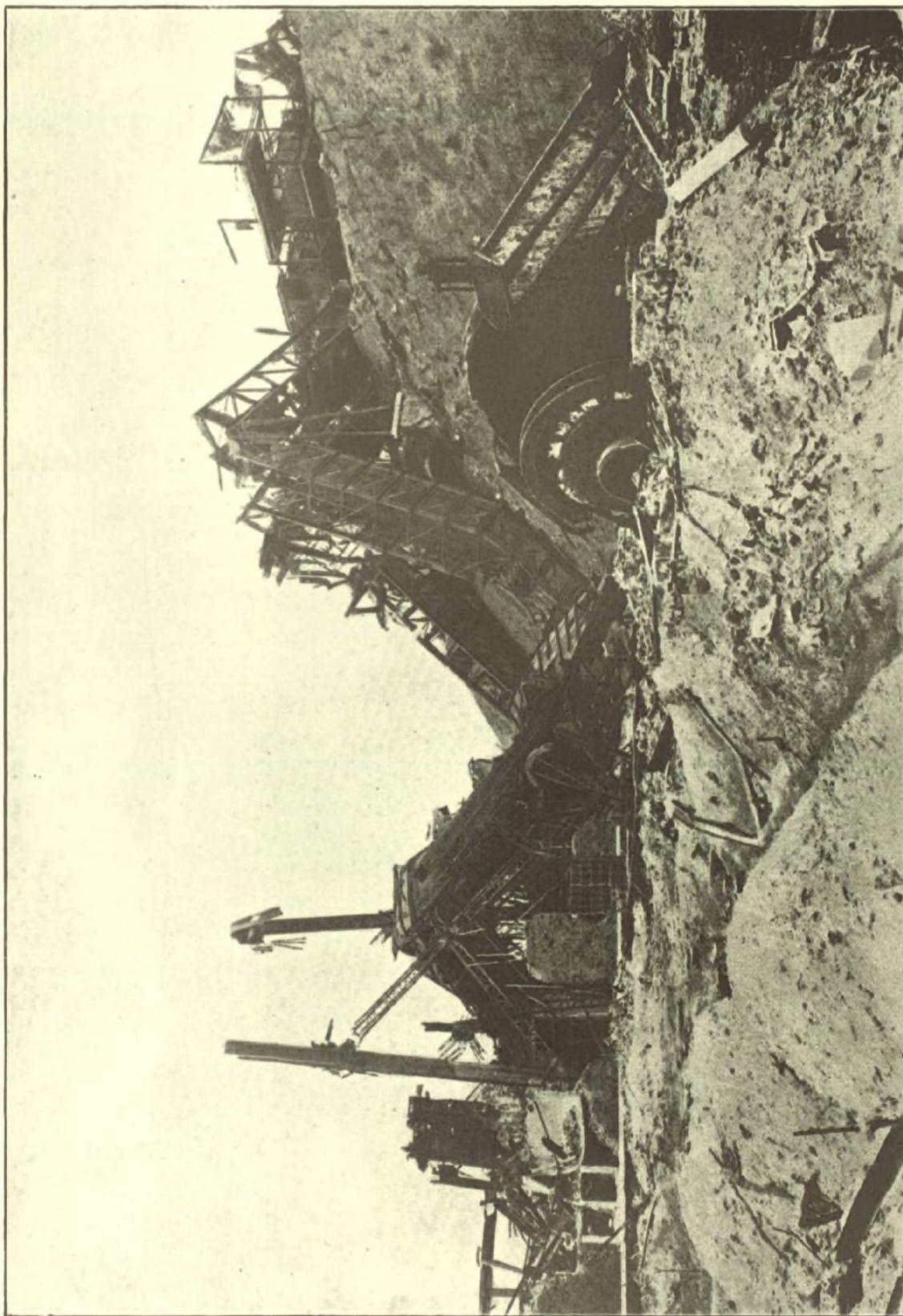


1918

AU FOND, RUINES DU VILLAGE DE LOOS

1918

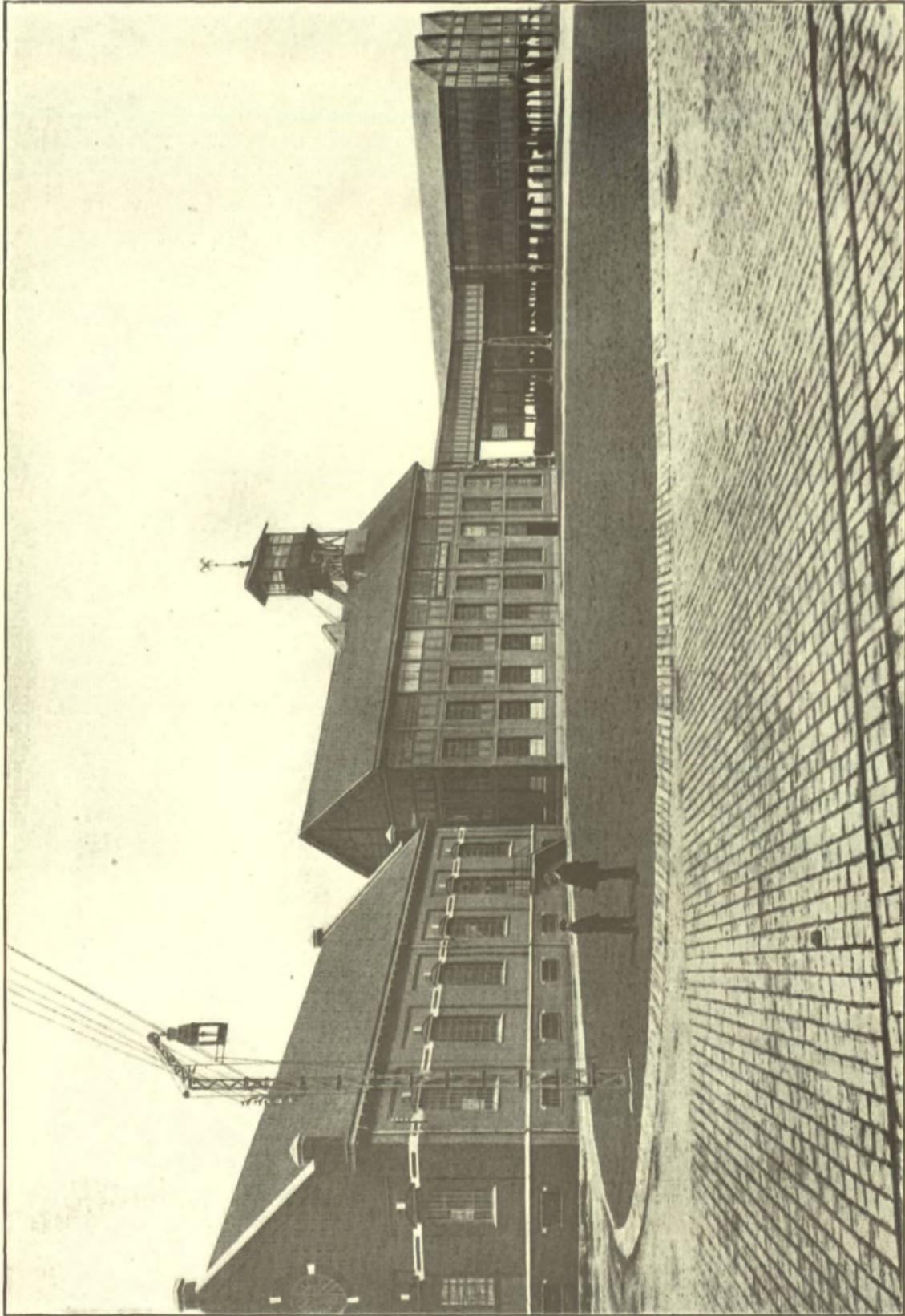
Pl. XXVII



Fosse Maurice Tilloy N° 15

Fosse Albert Motte N° 16

Pl. XXVIII



1914

1918

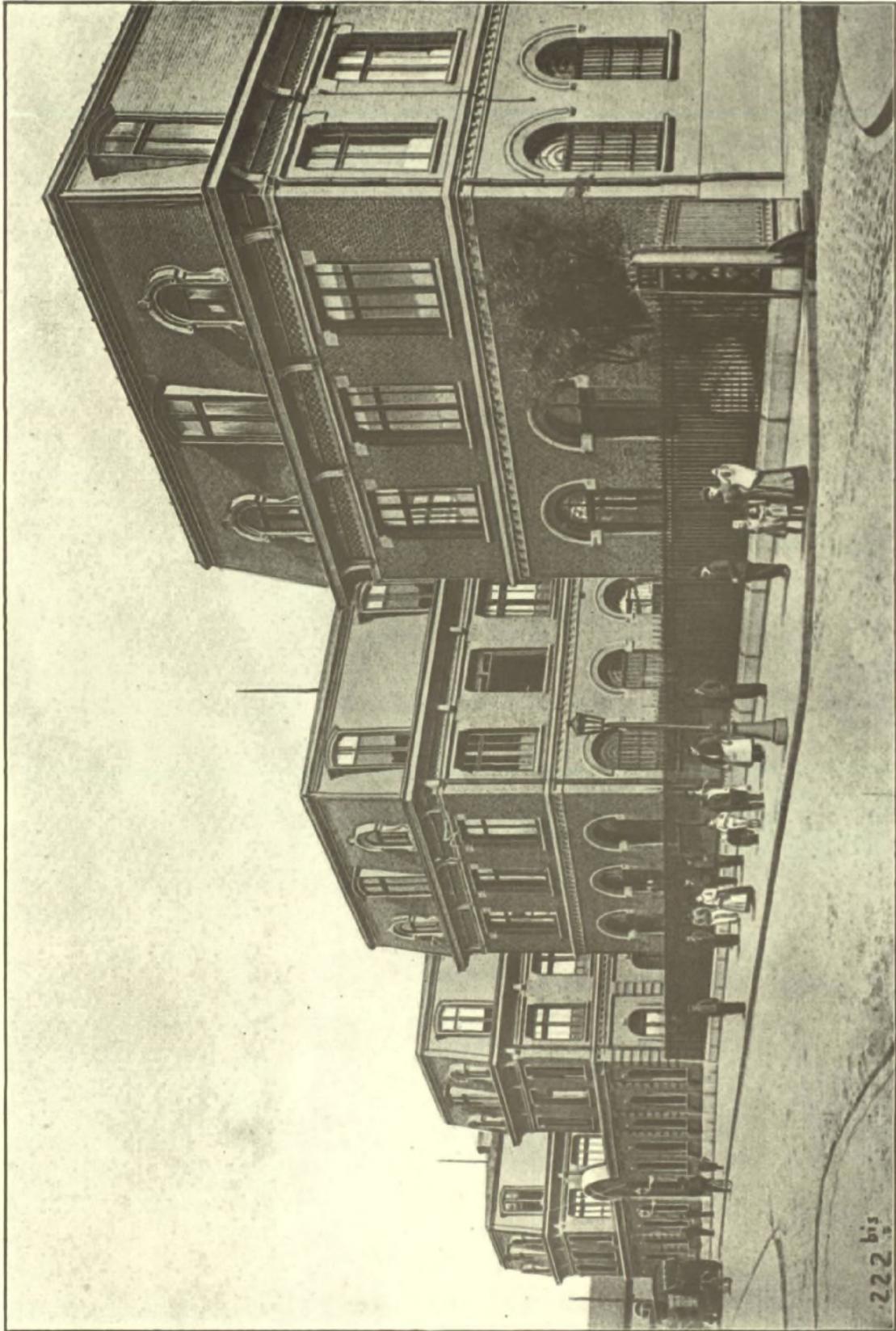
Pl. XVII



Fosse Albert Motte N° 16

Bureaux Centraux

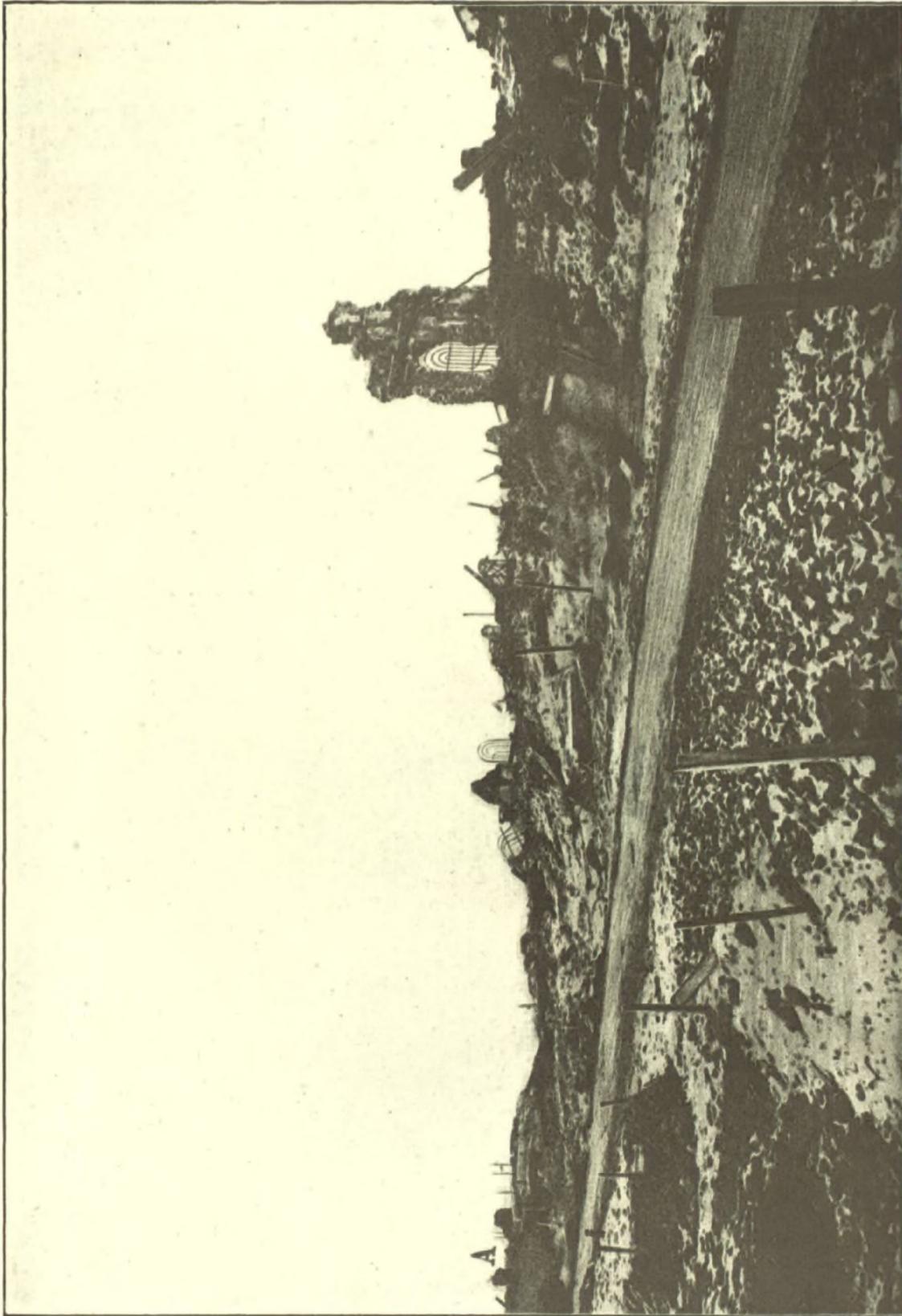
Pl. XXV



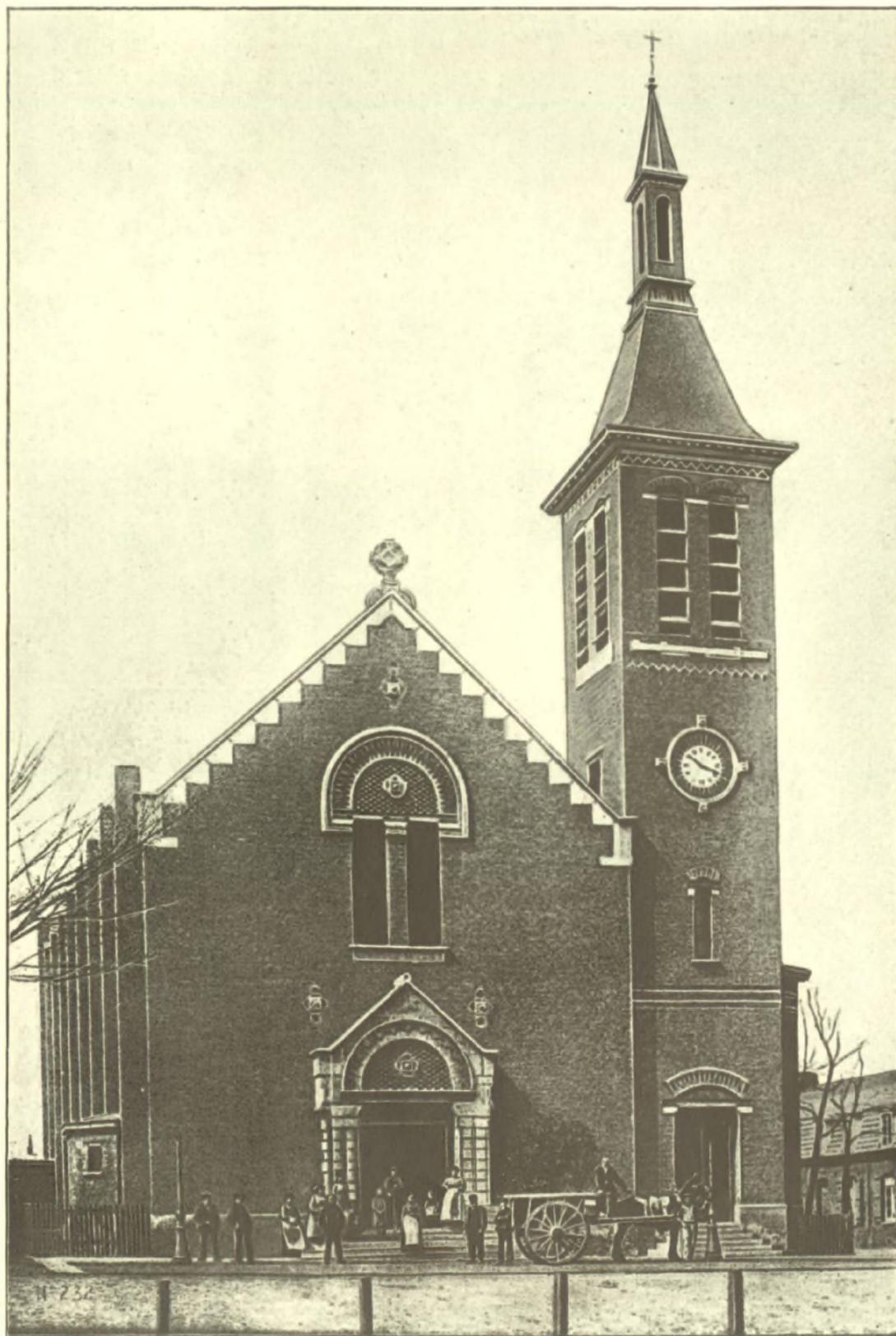
1914

1918

Pl. XXVI



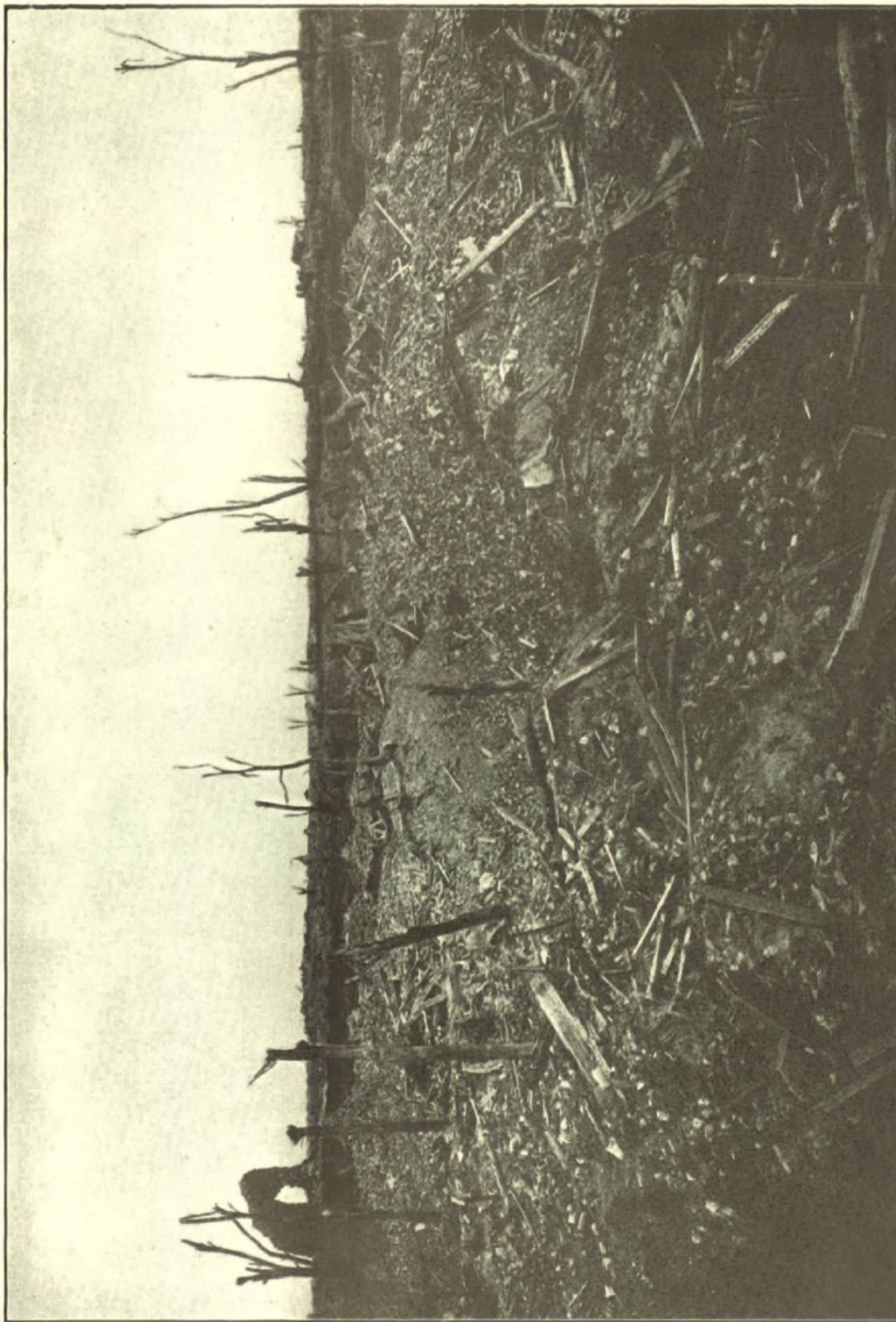
Bureaux Centraux



1914

1918

Pl. XXVIII



Église Sainte-Barbe

Cité du Moulin

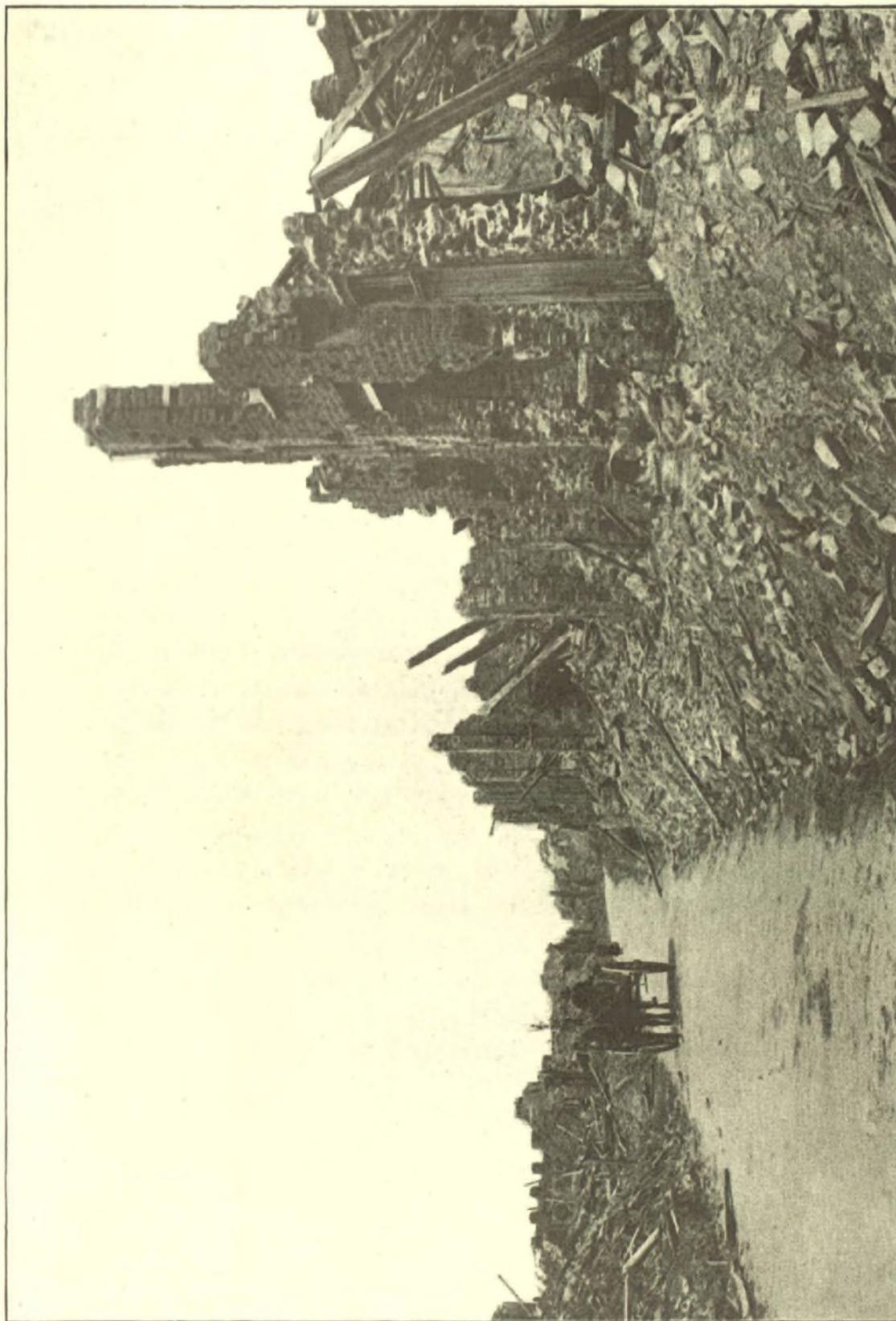
Pl. XXVII



1918

Cité Saint-Théodore

Pl. XXIV



1918



de vue pratique, est à peu près équivalente à celle de la fosse N° 4, mais on distingue au moins encore quelques parties de la fosse, des pans de mur, une poulie, le diffuseur d'un ventilateur, des éléments de charpente.

Fosse N° 4; c'est la fosse St-Louis, celle qui, en 1917 et 1918, figura fréquemment dans les communiqués britanniques; la voilà en 1914, et la voici en 1918 (Planches XII - XIII).

Fosse N° 6, tout au Nord de la Concession; même destruction complète (Planches XIV - XV).

Fosse N° 9, avant et après guerre (Planches XVI - XVII).

Fosse N° 12, avant et après guerre (Planches XVIII - XIX).

Fosse N° 13, qui porte le nom de mon prédécesseur. C'est là que le 11 Octobre 1914, un officier allemand amena M. Reumaux pour le faire assister à la destruction des machines; la voici avant guerre et après (Planches XX - XXI).

Fosse N° 14, avant et après guerre. Elle a ceci de particulier qu'elle est tout à fait au centre de la cote 70 que l'armée britannique a atteinte après la prise de Loos le 25 Septembre 1915 et sur laquelle elle est restée accrochée pendant trois ans. Quand nous sommes rentrés, la cour de cette fosse N° 14 n'était qu'un invraisemblable dédale de tranchées et de trous d'obus, les constructions métalliques étaient littéralement hachées, c'était une véritable écumoire de métal... (Planches XXII - XXIII).

Fosse N° 14^{bis}. C'était une fosse d'aérage, terminée à peine avant la guerre; vous allez la retrouver après la guerre quasi totalement volatilisée (Planches XXIV - XXV).

Fosse N° 15. C'est celle que l'armée britannique a prise le 25 Septembre 1915, la " Towerbridge " des communiqués anglais; c'était une construction tout à fait particulière, les chevalements que vous avez vus sur la photographie (Planche III) avaient

75 mètres, plus que la hauteur des tours de Notre-Dame (Planches XXVI - XXVII).

Fosse N° 16. C'est le point limite atteint par l'armée allemande, le 4 Octobre 1914. La voici avant et après la guerre ; la destruction du matériel est totale, mais le pilonnage est moins marqué, et nous y avons retrouvé toutes les traces des destructions systématiques de 1915 (Planches XXVIII - XXIX).

Pour compléter, voici, avant et après guerre, les bureaux de la Société des Mines de Lens (Planches XXX - XXXI), l'Église Sainte-Barbe, au centre d'une de nos cités (Planches XXXII - XXXIII), et enfin voici les ruines de la Cité du Moulin (Planche XXXIV) et une rue de la Cité Saint-Théodore (Planche XXXV).

Ces photographies peuvent et doivent vous donner une idée de ce que nous avons retrouvé lorsque nous sommes rentrés à Lens en 1918. Sur les 8.000 logements que possédait la Société avant la guerre, 33 seulement ont pu être réparés ; les autres ont dû être totalement déblayés pour être complètement refaits. Il n'y avait plus de chemin de fer, plus de canal ; il n'y avait plus que deux routes praticables, celles de Béthune à Douai et de Vermelles à Harnes, qui servaient aux besoins de l'armée britannique et qui avaient été sommairement réparées ; il n'y avait pas un abri et au début, c'est par Arras et St-Pol qu'il nous fallut assurer le ravitaillement du premier personnel rentré.

On commença par ramener un peu de vie dans ce désert, par mettre un peu d'ordre dans ce chaos ; rapidement on se rendit compte que si la tâche était formidable, on pouvait cependant l'entreprendre en raison de l'attachement des Lensois à leurs mines et à leur sol natal. Après la libération de leur ville, un grand nombre revinrent de suite, habitant les caves à moitié disloquées ou faisant avec des briques, des tuiles et des tôles ondulées des abris misérables.

Nous fîmes appel aux plus puissantes entreprises de France et je suis heureux de pouvoir rendre ici hommage au dévouement avec lequel celui qui en prit la direction, M. Moreau, vint immédiatement avec tous les éléments dont il pouvait disposer et nous nous mîmes au travail.

Je ne dirai pas que nos débuts furent faciles, ils furent au contraire fort difficiles. De notre personnel d'avant guerre, 2.000 étaient morts au Champ d'honneur ou étaient de grands mutilés, tous les autres étaient dispersés, encore mobilisés ou disséminés dans toute la France où on les avait appelés pour augmenter la production de charbon dont notre pays manquait tant; nous n'avions plus de cadres techniques, plus de magasins, plus d'approvisionnements, plus d'archives.

Dans la France libérée, toutes les usines avaient été détruites ou pillées systématiquement par l'ennemi; dans la France non envahie — et j'y ai personnellement poussé et participé de toutes mes forces — tous les moyens industriels avaient été tournés vers la fabrication des canons, des munitions, de tout ce qui servait à la défense nationale: l'état de dénuement de nos ressources pour reconstruire des logements était tel que les premières tuiles nous vinrent de Marseille et les premiers escaliers, de Perpignan.

Malgré tout, nous pûmes, au bout de quelque temps, rétablir la ligne de Lens à Violaines, qui est l'artère de notre concession; et ensuite commença le déblaiement de nos fosses et de nos cités. Ce fut un travail considérable; pour vous permettre de vous en faire une idée, je vous dirai simplement qu'il a coûté plus de 40 millions, qu'il a comporté l'enlèvement de 2.500.000 mètres cubes de bétons ou gravats et le dépècement — il n'y a pas d'autre terme — de plus de 60.000 tonnes de métal.

Au fur et à mesure qu'il s'opérait, nous avons pu entreprendre la reconstitution de nos installations, problème qui se présente à deux points de vue : le point de vue technique et le point de vue social.

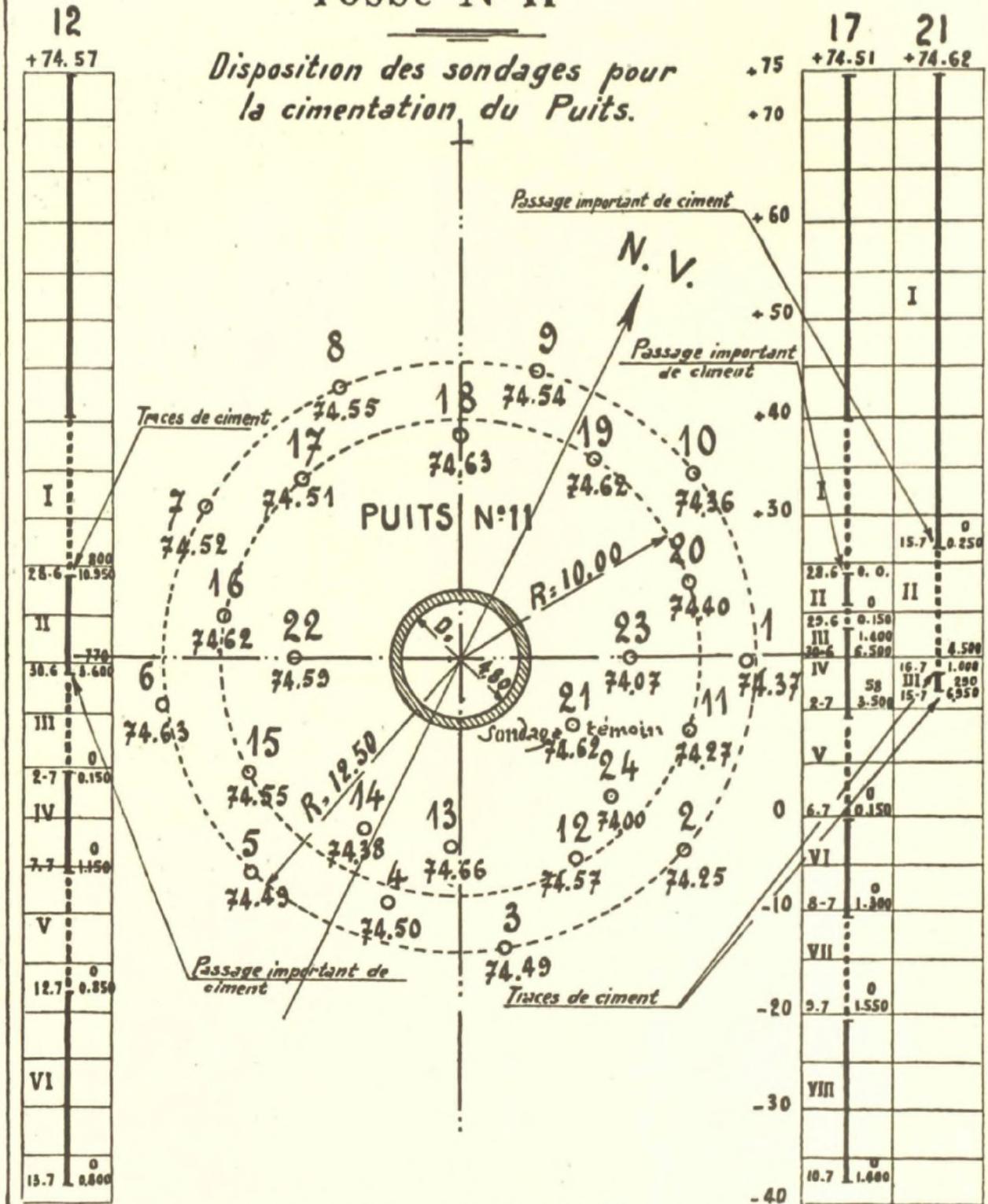
Du point de vue technique, il fallait sauver les fosses, réparer les colonnes de puits, dénoyer la mine, refaire les installations du jour, relever les travaux souterrains. Du point de vue social, il fallait rétablir, dans une région où il n'y avait plus une seule maison, le logement d'une population ouvrière qui, avant guerre, comprenait pour Lens et Meurchin réunies 48.500 ouvriers.

Le sauvetage des puits était la première chose à faire. Je vous ai dit avec quelle intention de rendre la reprise de nos mines quasi impossible, les Allemands avaient dynamité les cuvelages. Il eût été tout à fait inutile de faire de nouveaux puits ; si on en avait fait, cela n'aurait pas empêché les niveaux aquifères de communiquer avec les travaux souterrains par les puits anciens. Il fallait donc reprendre ceux-ci, et comme il eût été impossible de vaincre les venues d'eau d'un aussi grand nombre de fosses, il fallait commencer par aveugler, au moins sommairement, les brèches des cuvelages. On eut recours pour cela au procédé de la cimentation des terrains, dont je vais vous donner un exposé sommaire.

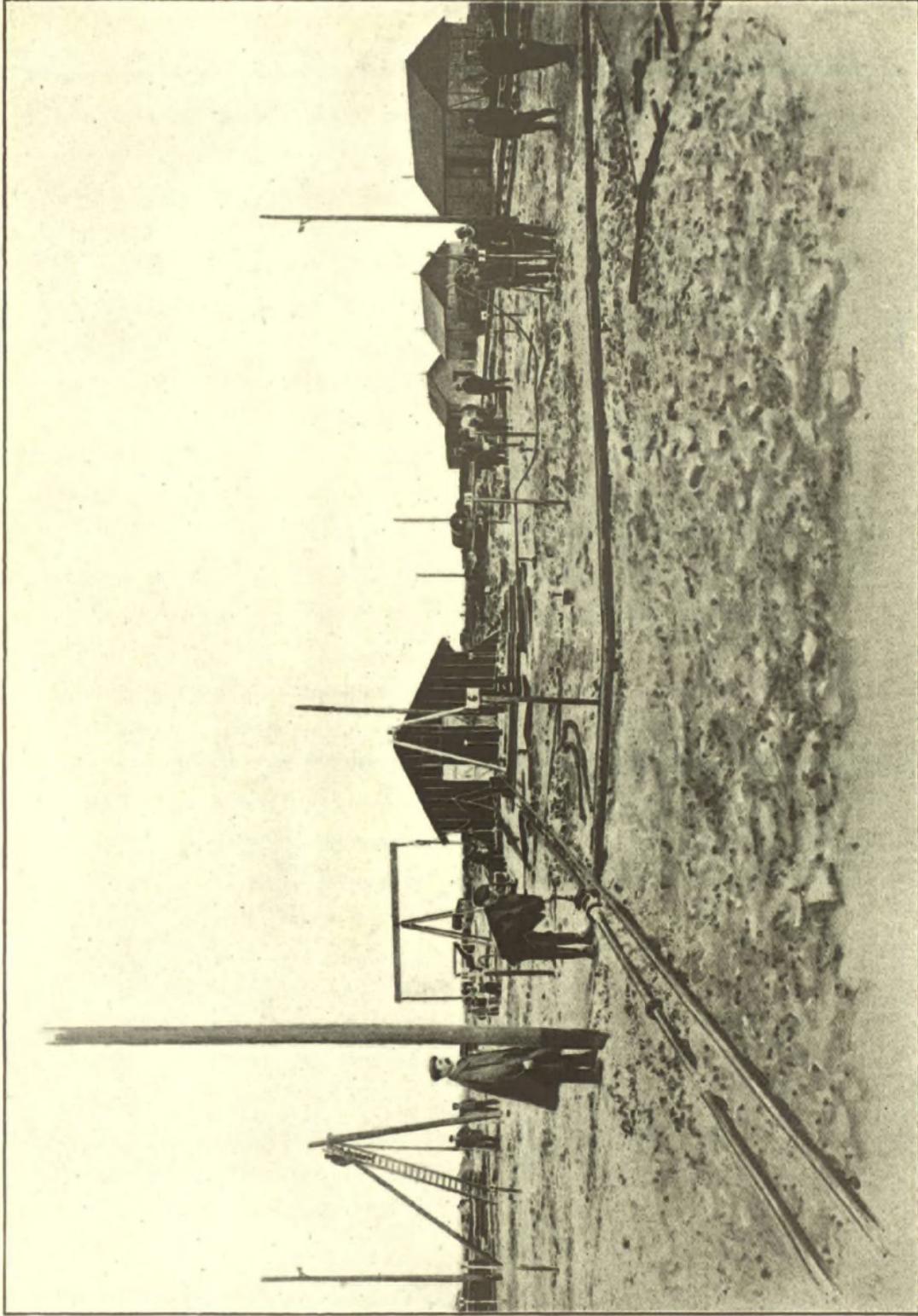
Autour du puits qui est figuré sur le plan par ce petit cercle (Planche XXXVI), on fait, sur une circonférence de 25 mètres de diamètre, une première série de sondages qui sont poussés jusqu'aux terrains imperméables, à 400 mètres de profondeur, puis une seconde rangée et enfin, pour terminer, quelques sondages de contrôle. Chacun de ces sondages est effectué par passes ; on l'approfondit de quelques mètres, puis, au moyen de pompes, on fait entrer dans le terrain un lait de ciment ; il y pénètre par les mêmes ouvertures qui donnent l'eau dans le fonçage ; le ciment

Fosse N°11

Disposition des sondages pour la cimentation du Puits.



17.300	Quantite totale de ciment injecté (en tonnes)	14.400	8.100
1.570	d. divers envoyes en mélange (en mètres cubes)	1.458	4.790
112 ^m	Profondeur des sondages	112 ^m	68 ^m



CIMENTATION — VUE DES TUYAUX DE CIMENTATION ET DES SONDAGES



s'accroche aux parois des cassures qu'il bouche peu à peu. Quand ce premier résultat est obtenu, on force la pression des pompes de façon à gagner d'autres cassures que le sondage n'a pas atteintes et fermer plus complètement les premières; on continue ainsi par passes d'approfondissement plus ou moins importantes, jusqu'à ce qu'on ait atteint les terrains étanches.

Le travail de cimentation opéré à la fosse N° 11 est représenté par le schéma que je fais projeter devant vous (Planche XXXVI); il a compris 24 sondages, dont 4 de contrôle, d'une longueur cumulée de 2.548 mètres. Les terrains recoupés, homogènes, à large fissuration, avaient donné au fonçage une venue d'eau importante, à 60 mètres de profondeur; l'ennemi avait pratiqué, à ce niveau, deux grandes brèches dans le cuvelage en bois.

Les passes d'approfondissement sont marquées sur les coupes des sondages; à gauche est la date de la cimentation, à droite, la quantité injectée.

L'absorption a été surtout importante de 40 à 60 mètres de profondeur. Les passages de ciment dans le puits sont indiqués, les sondages de contrôle ont montré que la fermeture des brèches, sans être complète, était suffisante.

Le travail a duré deux mois et neuf jours.

14 puits de Lens et Meurchin ont été ainsi cimentés. Le tonnage total de ciment injecté a été de 8.000 tonnes environ et la dépense effectuée, de plus de 6 millions.

Par la cimentation, on peut colmater les terrains, aveugler les venues les plus importantes et même, quand elle réussit très bien, les supprimer totalement.

Toutefois, dans les conditions où nous nous trouvons, l'opération ne put être conduite de la même façon que lors du fonçage d'un puits. Des obstacles de toutes sortes ont obligé à placer les

sondages à trop de distance des parois ; et en raison des destructions des cuvelages, si nous avions injecté sous une pression trop forte, nous aurions simplement fait entrer le ciment dans le puits ; on suivait le travail à ce point de vue en descendant, au dessous des brèches, des seaux sur les parois desquels le ciment se déposait ; le même artifice nous renseignait sur l'efficacité des opérations faites. Enfin, le procédé ne réussit pas dans le sable (fosses de Meurchin), ni dans les craies trop argileuses (tête des craies à la fosse n° 9 de Lens). De sorte que nous avons dû tout de même commencer le dénoyage sans être certains d'avoir totalement aveuglé les venues ; mais les moyens de pompage dont nous disposions permettaient de parer aux difficultés que nous avons rencontrées, notamment au n° 3 de Meurchin et aux n°s 9 et 10 de Lens où les cassures ont livré près de 1.000 mètres cubes à l'heure !

C'est seulement le 2 Novembre 1920, deux ans après l'armistice, que le dénoyage a pu être commencé. Outre le déblaiement et la cimentation préalables, il avait fallu préparer tout l'attirail considérable d'une installation d'épuisement, répétée à un grand nombre d'exemplaires.

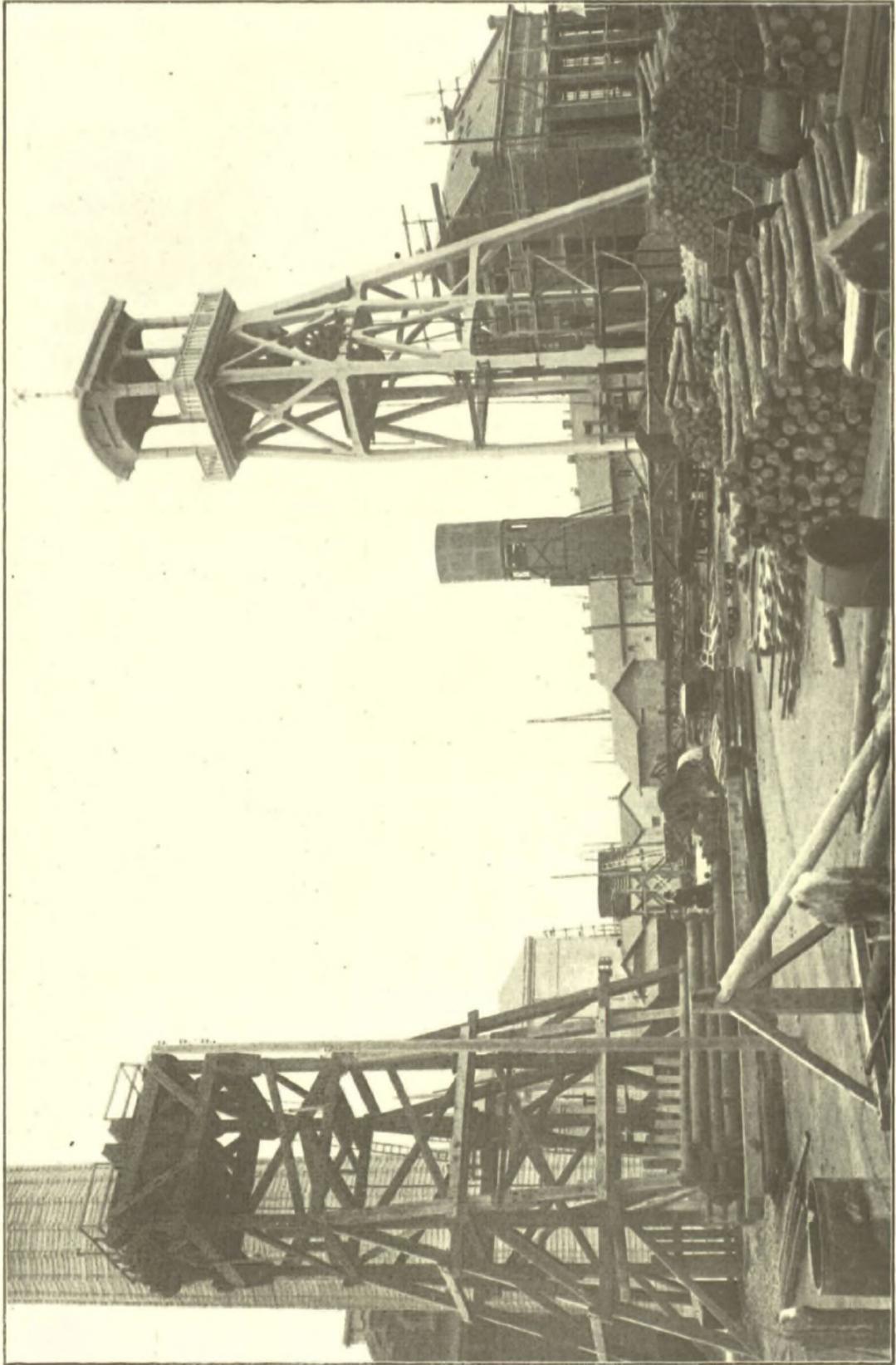
Les dispositions nécessaires avaient été prises pendant la guerre même, dès qu'on avait pu constater les dévastations et prévoir leurs conséquences. Les mines sinistrées et envahies du Nord et du Pas-de-Calais, réunies au Comité Central des Houillères de France, avaient constitué, pour l'application de la loi Dubois, une Commission technique chargée de dresser le programme des premiers travaux de reconstitution et d'en préparer les moyens.

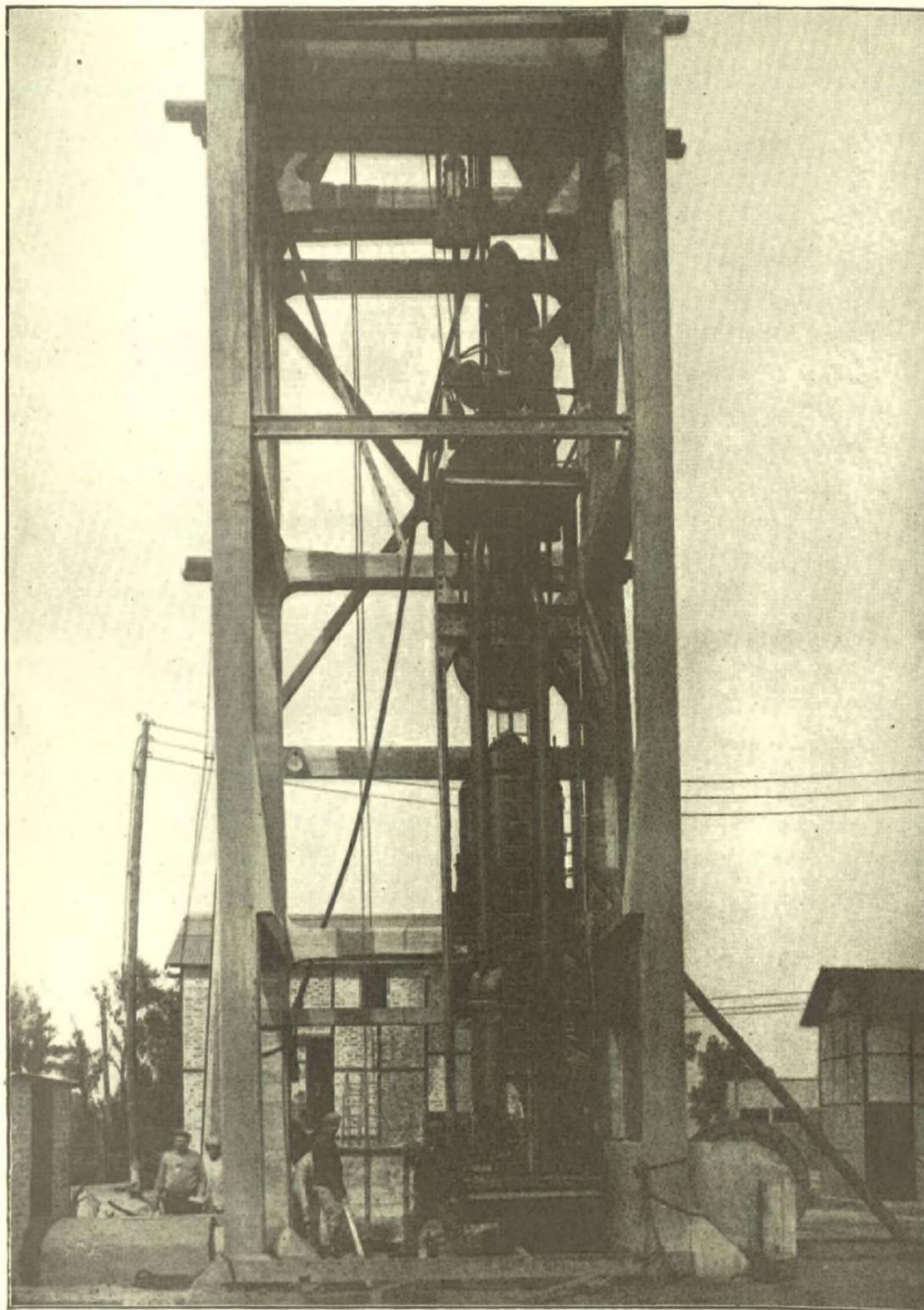
Cette Commission, que j'eus l'honneur de diriger, acheta 42 pompes centrifuges verticales, des types Sulzer, Boving et Rateau, chacune capable de refouler, à des profondeurs croissantes jusqu'à la limite extrême de 400 mètres, des quantités d'eau



Fosse Valentin Cazeneuve N^{os} 10 et 10^{bis}

Pl. XXVII





Pompe Boving de 680 chevaux

variant depuis 2.000 mètres cubes à l'heure jusqu'à 150 mètres cubes au minimum ; les moteurs électriques qui les actionnent, à courant alternatif sous 3.000 volts, ont des puissances de 400 à 680 chevaux.

Pendant son fonctionnement, la pompe est suspendue aux poutres d'un chevalement, chevalement provisoire en bois, chevalement définitif en béton suivant le cas, au moyen d'un câble qui s'enroule sur un cabestan à moteur. Un second cabestan, à main, enroule ou déroule le câble armé qui conduit le courant au moteur de la pompe. La tuyauterie de refoulement est portée par la pompe elle-même : des colliers serrants la relie de distance en distance aux deux brins du câble de suspension.

Un treuil de 90 HP permet aux ouvriers de suivre l'avancement du dénoyage, de remonter tout ce qui encombre la colonne des puits, débris de guidage, câbles, cages, berlines, munitions souvent non explosées et de faire la réparation des cuvelages au fur et à mesure de la descente des eaux.

Voici une photographie qui vous donnera une idée d'une telle installation ; elle représente les fosses 10 et 10^{bis} de Lens, sur chacune desquelles fut placée une pompe Boving de 680 chevaux (Planche XXXVII). L'un des chevalements est en bois, l'autre en béton ; ici se trouve la cabine du cabestan et là, la cabine du treuil de 90 HP.

La photographie suivante (Planche XXXVIII) vous montre une pompe prête à entrer en action. Vous jugerez facilement de ses dimensions ; un ouvrier, sur la plate-forme inférieure, surveille la crépine d'aspiration ; un second, sur la plate-forme supérieure, manœuvre les appareils de commande et la vanne de refoulement. L'engin a 12 mètres de hauteur ; le câble de suspension passe sur une poulie fixée au cadre de la pompe, portée ainsi par les deux brins du câble. Le tout descend dans un puits de 4 mètres de

diamètre, sans être tenu par rien autre que le câble, avec sa colonne de refoulement, le câble d'amenée de courant à la pompe... l'ensemble pèse jusqu'à 80.000 kilogs.

Il faut enfin du courant électrique pour actionner tout cela. Nous avons disposé à l'origine uniquement du courant de la Compagnie des Mines de Béthune où, avec un courage auquel on ne saurait trop rendre hommage, le Directeur, les Ingénieurs et le personnel, restés à leur poste à moins de 4 kilomètres des lignes, ont pu tenir en état de marche la centrale électrique des Brebis. Dès le début de 1917, la Commission Technique des Houillères sinistrées avait constitué la Société Électrique des Houillères du Pas-de-Calais, organisme commun de ces mines, pour commander une puissante centrale de 24.000 Kw, qui a été édifiée à Hénin-Liétard. Pour distribuer le courant des deux centrales, un réseau de lignes de transport de 150 kilom. de développement fut enfin installé.

Tous ces préparatifs terminés, le dénoyage fut entrepris. Sauf les difficultés signalées plus haut, il s'exécuta de façon satisfaisante ; en moins de cent jours, malgré les appréhensions très graves du début, les cuvelages furent mis à découvert et réparés, et au printemps de 1921, nous atteignons les travaux des étages supérieurs, déjouant définitivement le plan ennemi de ruiner notre exploitation.

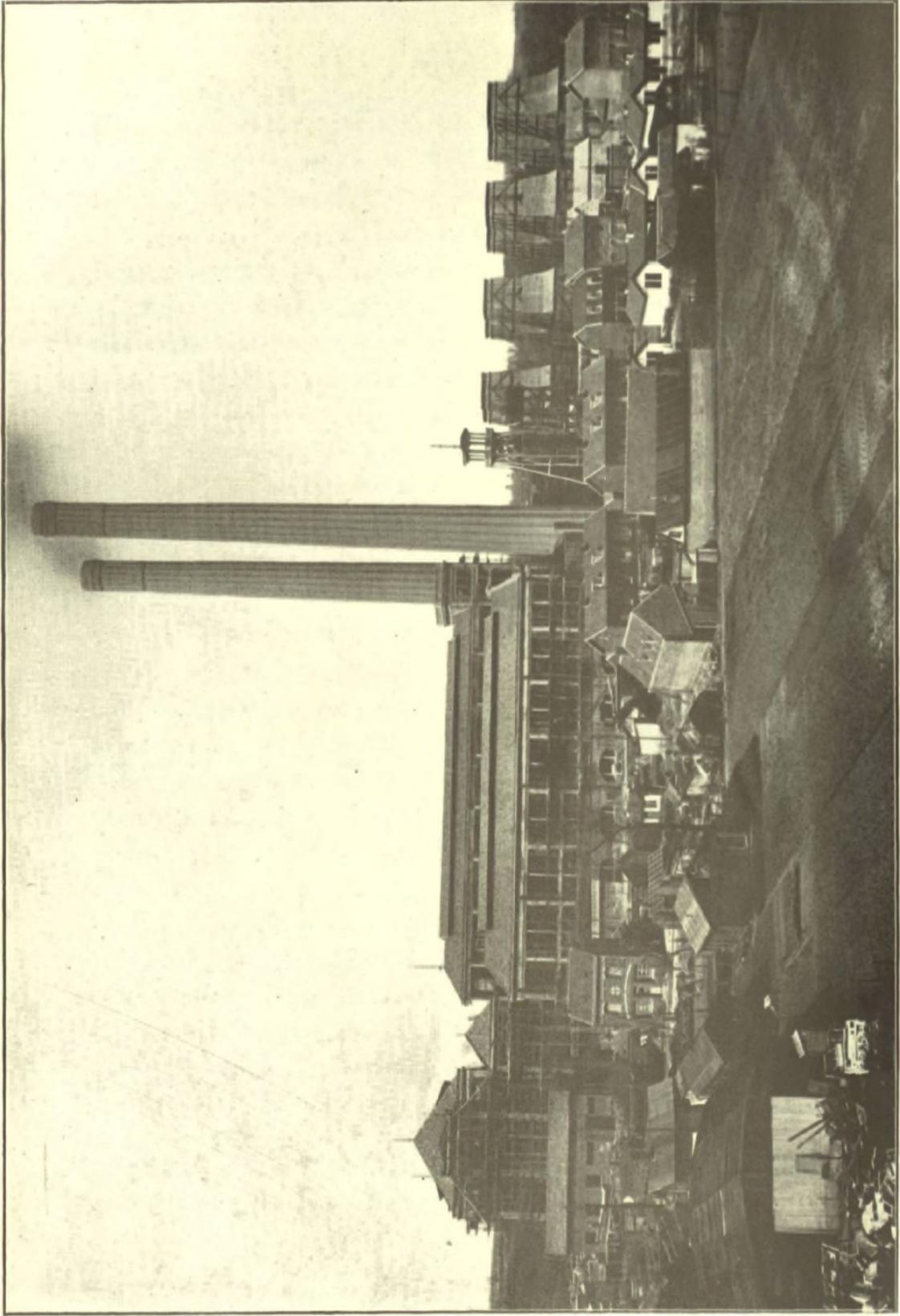
Le dénoyage se poursuit ; rien qu'à Lens et Meurchin, 13 pompes verticales et 10 pompes horizontales sont ou seront prochainement en activité. Et malgré ce puissant outillage, nous ne sommes pas au bout ; comme je le disais à la Commission des Réparations, en Juillet dernier, malgré que nous pompions nuit et jour, dimanches et fêtes, nous n'aurons pas terminé avant la fin de 1923.

Pendant ce temps, les chemins de fer ont été rétablis, ainsi qu'une partie des fours à coke et usines de Pont-à-Vendin et la



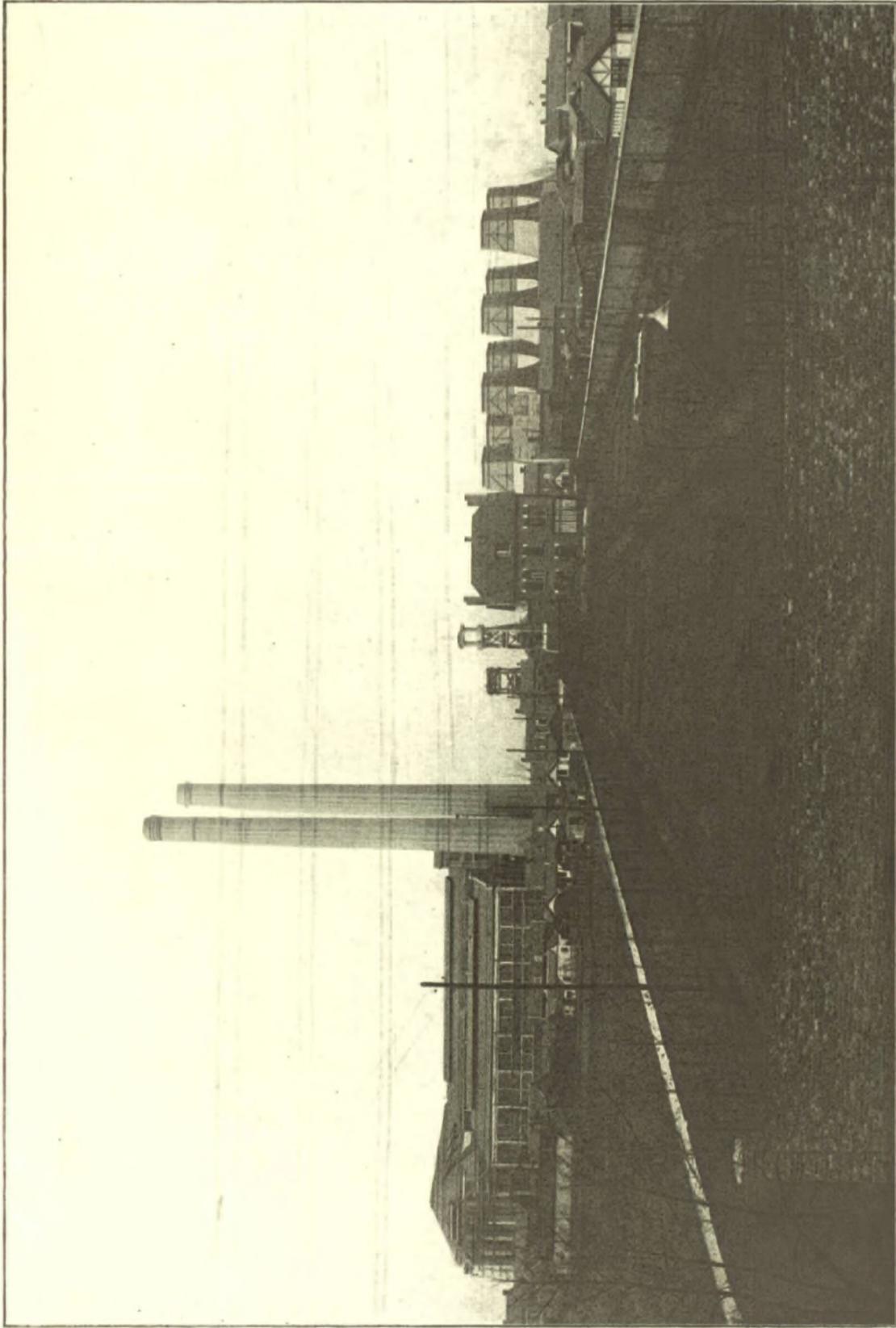
Centrale de Pont-à-Vendin

Pl. XXXIX

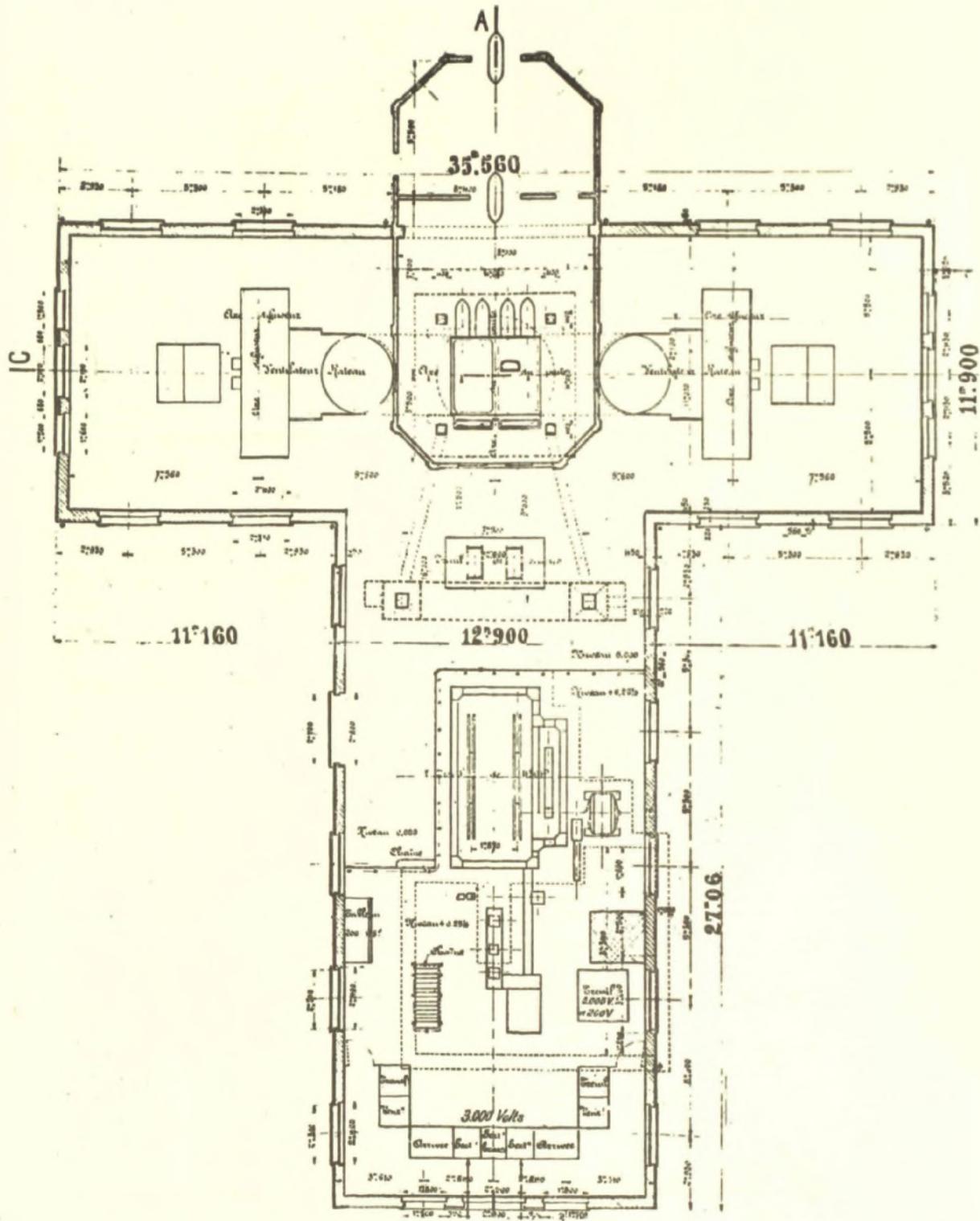


Centrale de Pont-à-Vendin

Pl. XXVIX

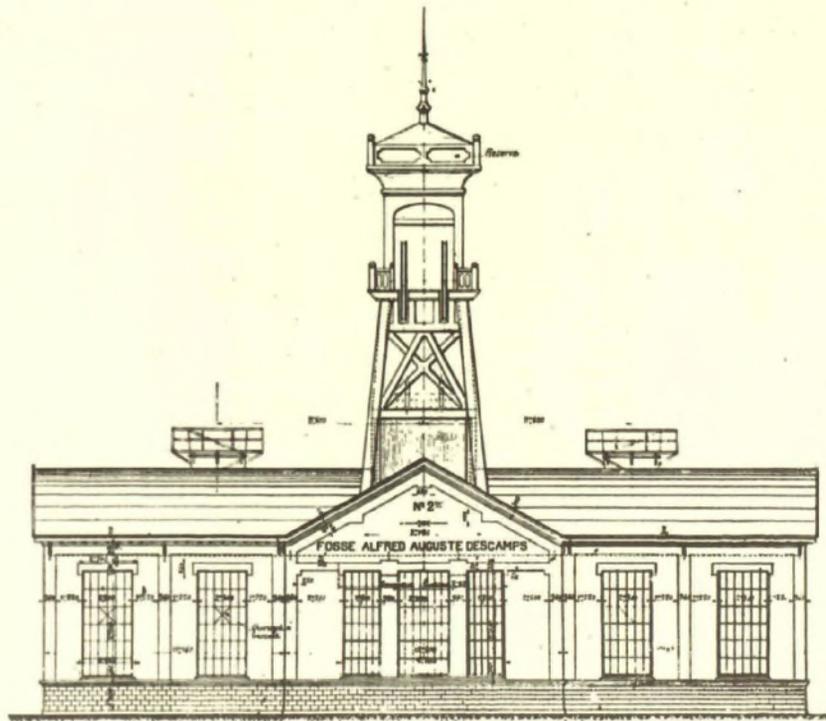
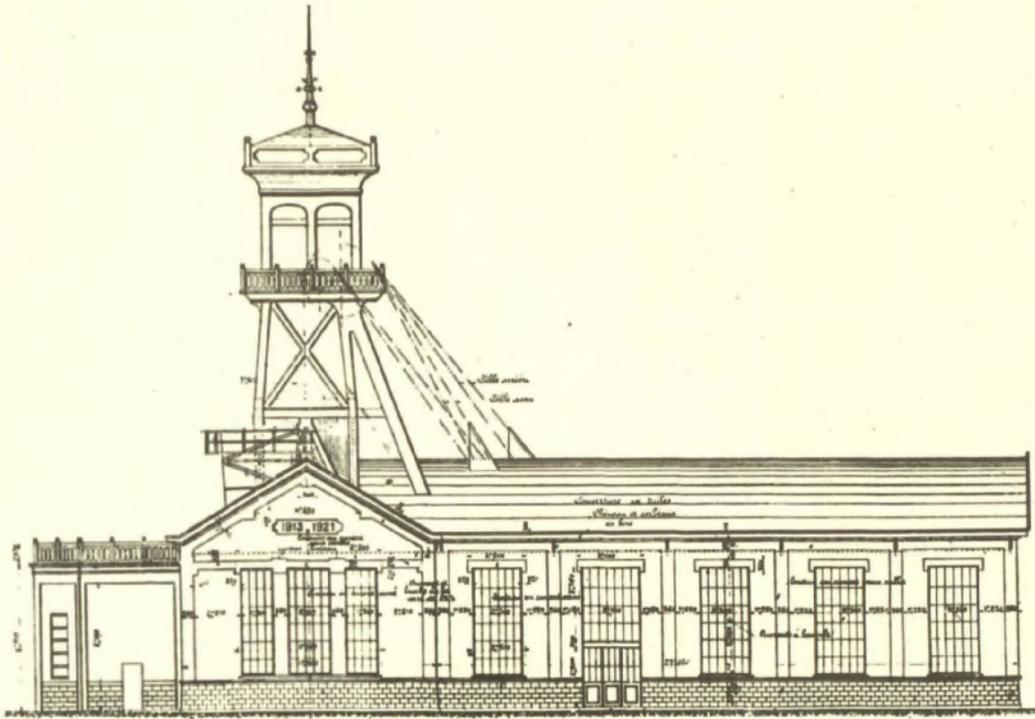


Fosse Alfred-Auguste Descamps N° 2^{ter}



SIÈGE D'AÉRAGE

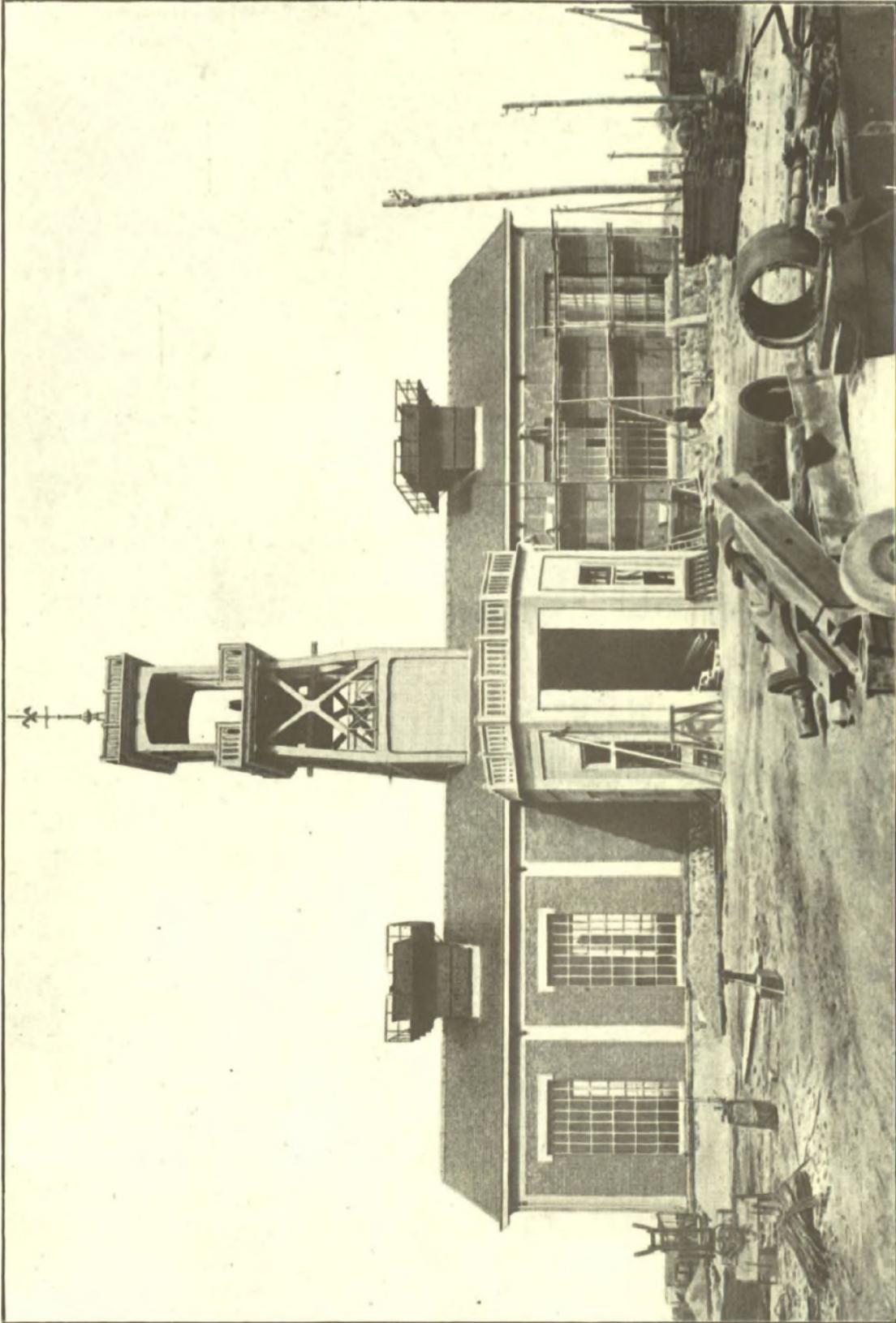
Fosse Alfred-Auguste Descamps N° 2^{ter}



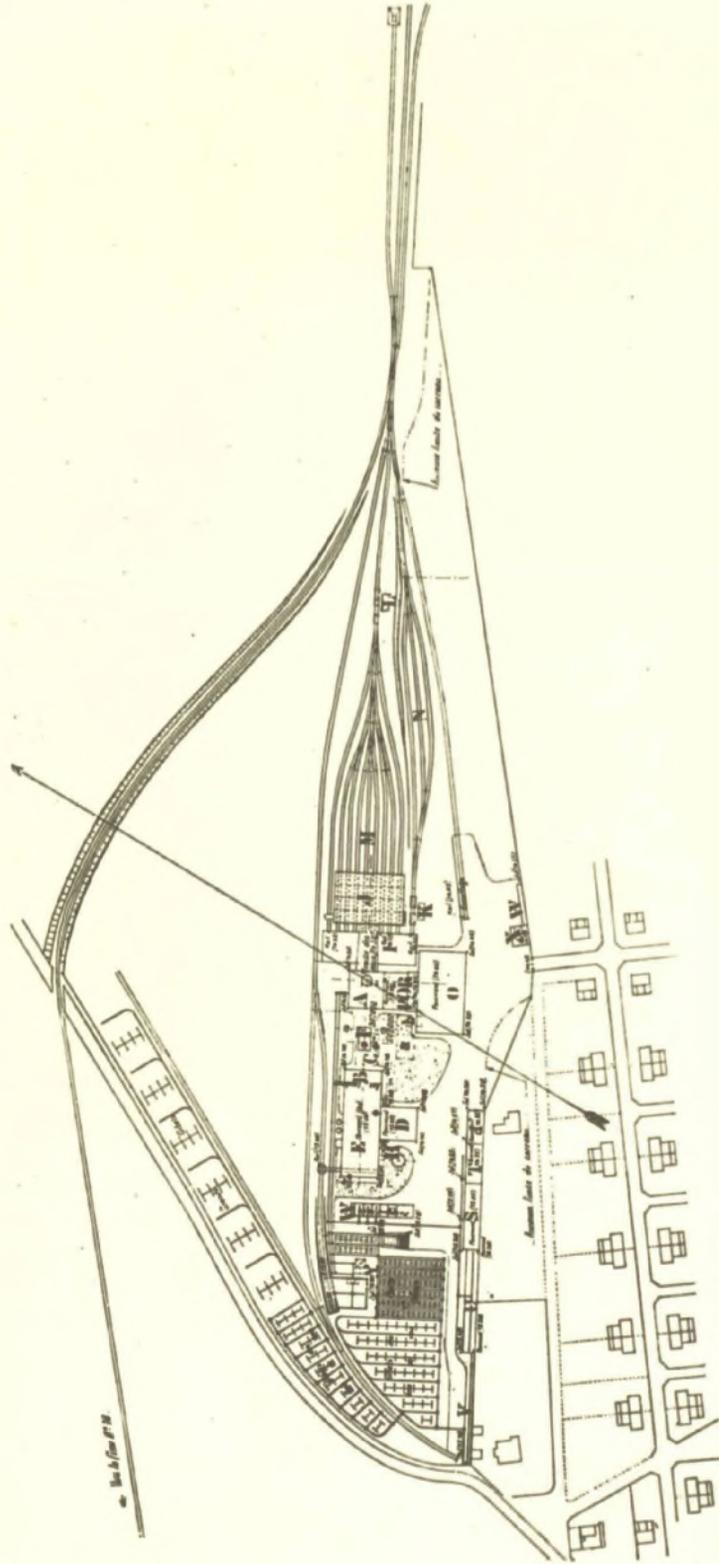
SIÈGE D'AÉRAGE

Fosse du Grand - Condé N° 2

Pl. XXXVI

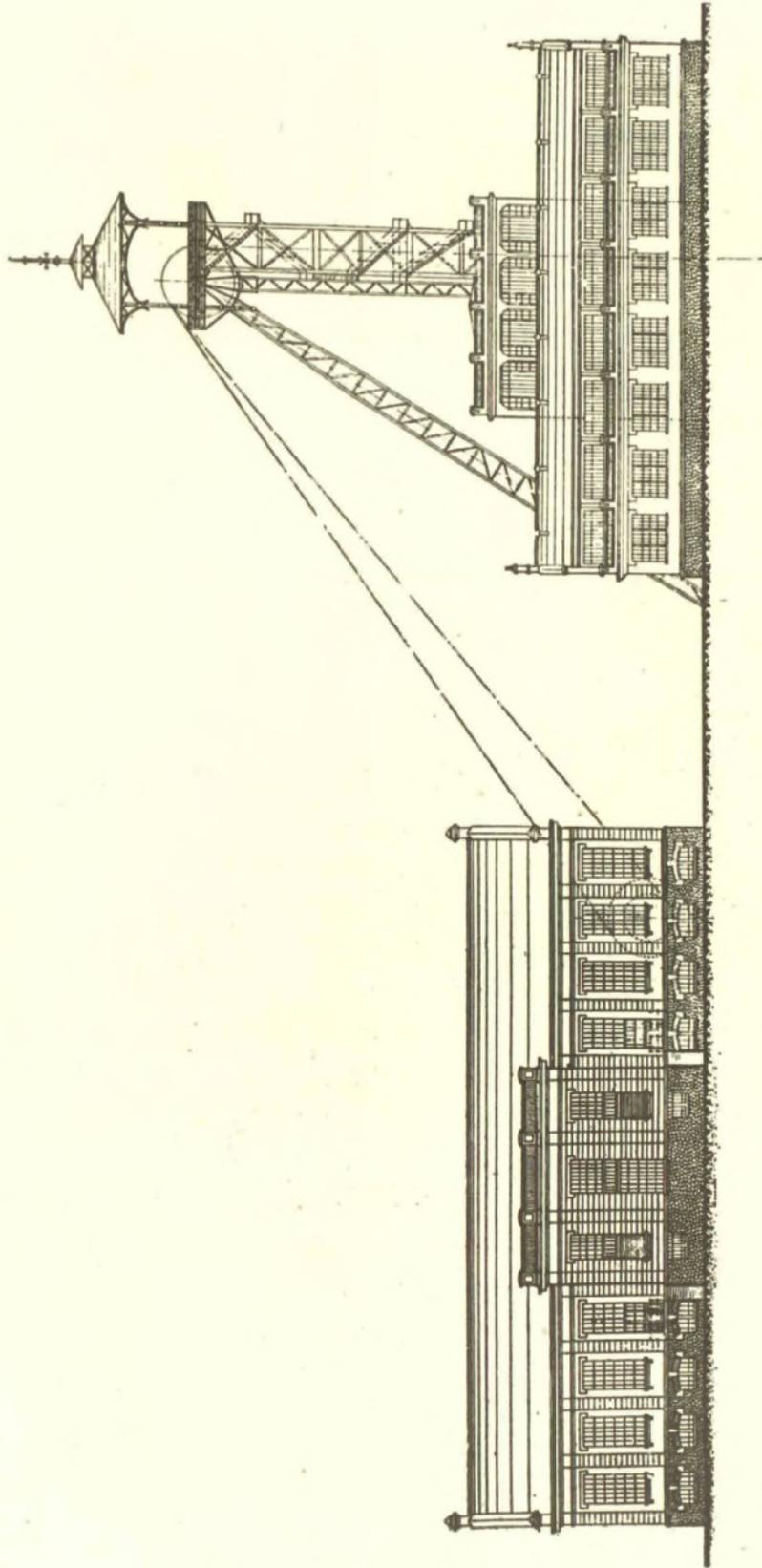


Fosse Pierre Destombes N° 11



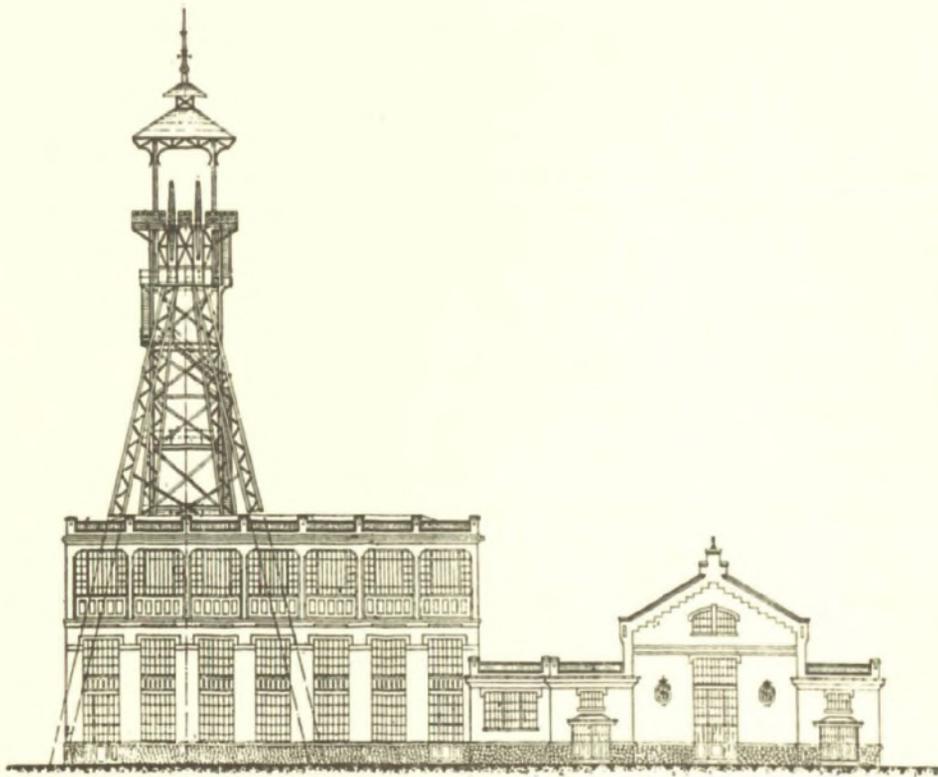
1922

Fosse Pierre Destombes N° 11



1922

Fosse Pierre Destombes N° 11



1922

construction d'une centrale de 60.000 Kw de puissance totale a été entreprise, près des puits 10 et 10^{bis} (Planche XXXIX).

Enfin, la réfection des installations des fosses a été commencée. C'est un travail considérable : pour les seules mines de Lens et Meurchin, que possède notre Société, cela représente 23 puits d'extraction et 12 puits d'aérage.

Les derniers sont en état de reconstitution très avancée.

Je vous montre le plan d'un siège d'aérage (Planche XXXX). Le bâtiment principal renferme la machine de 430 chevaux qui servira à la descente du personnel, le tableau de distribution du courant, le treuil de secours et, de chaque côté de la fosse, un ventilateur. Le puits débouche dans une enceinte tenue en dépression, appelée sas.

Voici une photographie d'une telle installation, celle de la fosse N° 2 dite du Grand Condé, en souvenir de la Bataille de Lens (Planche XXXXI).

Je ne puis vous donner de vues de nos sièges d'extraction. Les travaux viennent seulement d'en être commencés ; je dois me borner à vous en montrer le plan (Planche XXXXII). Vous voyez ici le bâtiment d'extraction, les bureaux, la lampisterie ; à côté, la salle de bains-douches ; là, les salles de machines et le poste de transformation. Ce grand espace représente le triage où le charbon est épierré et classé. Les bâtiments annexes, les gibets à bois, les voies ferrées couvrent le reste du « carreau », c'est ainsi qu'on appelle l'enceinte de la fosse. Et voici les élévations des principales installations (Planches XXXXIII - XXXXIV).

Deux sièges d'extraction seulement sont à peu près terminés, les fosses 1 et 6 de Meurchin ; 11 autres sont entrepris, comprenant 15 puits ; avec les moyens dont nous disposons, nous sommes tout à fait certains qu'ils seront terminés dans l'été de 1923.

En attendant, nous extrayons avec des installations provisoires dont la photographie de l'état actuel de notre fosse N° 46 peut vous donner une idée (Planche XXXXV).

Du point de vue social, le problème paraît, à priori, moins lourd que le problème technique ; dans notre cas, il l'est, en fait, singulièrement plus.

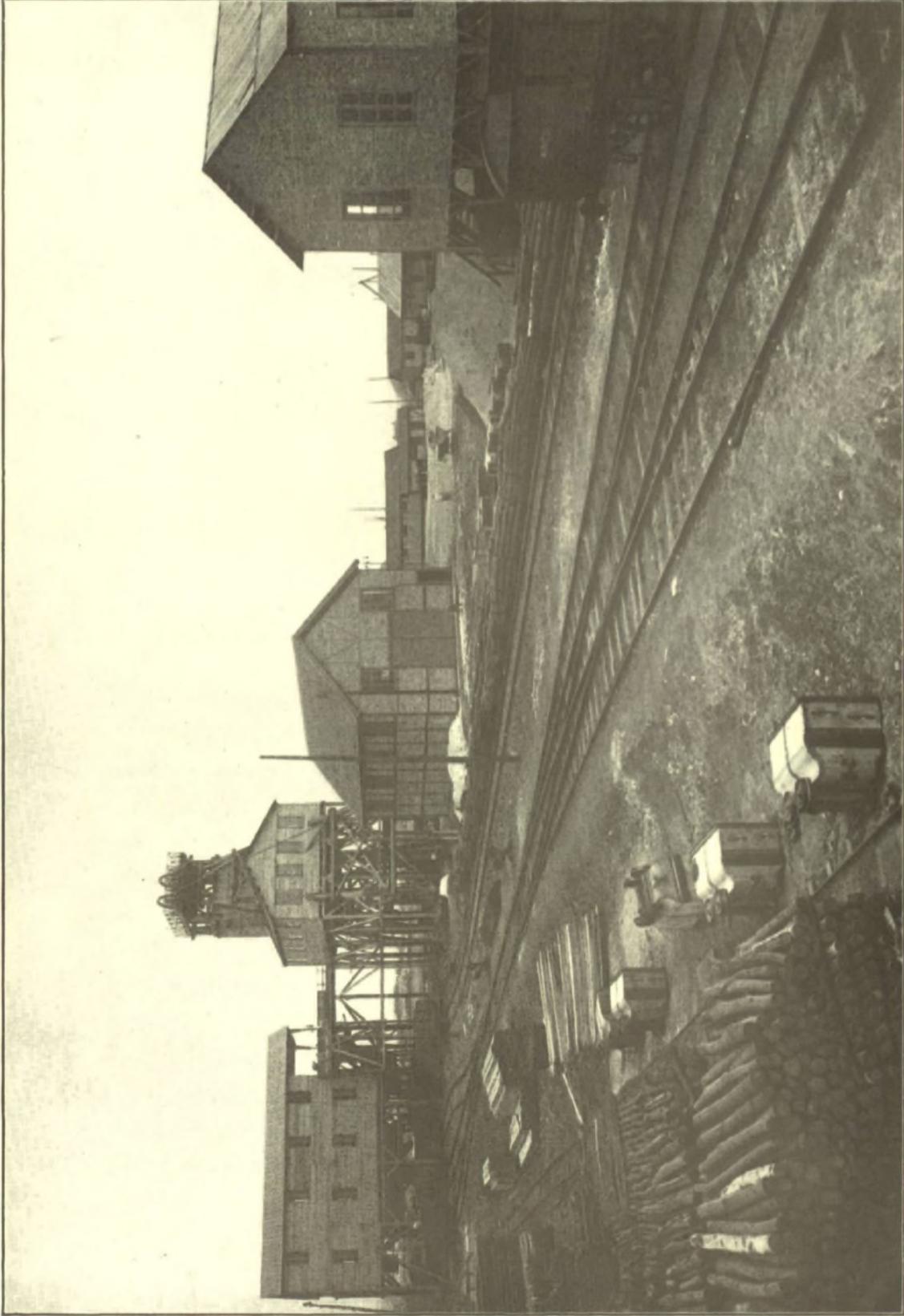
Je vous disais tout à l'heure que nous avons perdu 8.000 logements par le fait de la guerre, mais en réalité nous aurons à en construire beaucoup plus ; d'une part, avant la guerre, nous ne logions que les 2/3 de notre personnel, le reste habitait les villages d'alentour qui ont été totalement détruits et se reconstituent moins vite que la mine ; d'autre part, la réduction des heures de travail a diminué de plus d'un quart le rendement de l'ouvrier : c'est donc de 12 à 15.000 logements qu'il nous faudra bâtir si nous voulons, aux Mines de Lens, faire la même extraction qu'avant guerre.

15.000 logements ! Cela représente une dépense de plus de 400 millions de francs ; 15.000 logements avec écoles, églises, dispensaires, hopitaux, cela représente la mise en œuvre d'un milliard de briques ! C'est une tâche formidable où nos entrepreneurs s'emploient avec tous leurs moyens et que nous pressons jusqu'à la limite des possibilités d'exécution.

En 1919, nous n'avons pu construire que quelques logements provisoires et quelques maisons ; en 1920, nous avons mis en œuvre 1.000 logements ; en 1921, nous en avons entrepris 2.600 ; nous venons d'en commander 1.500 autres : de sorte qu'en tenant compte des installations de Meurchin, dans ce malheureux pays qui n'avait plus un abri il y a trois ans, nous disposerons, dès l'été de l'année prochaine, d'environ 6.000 logements, soit plus des 2/3 de ce que nous avions en 1914.

Fosse Albert Motte N° 16

Pl. XVIII

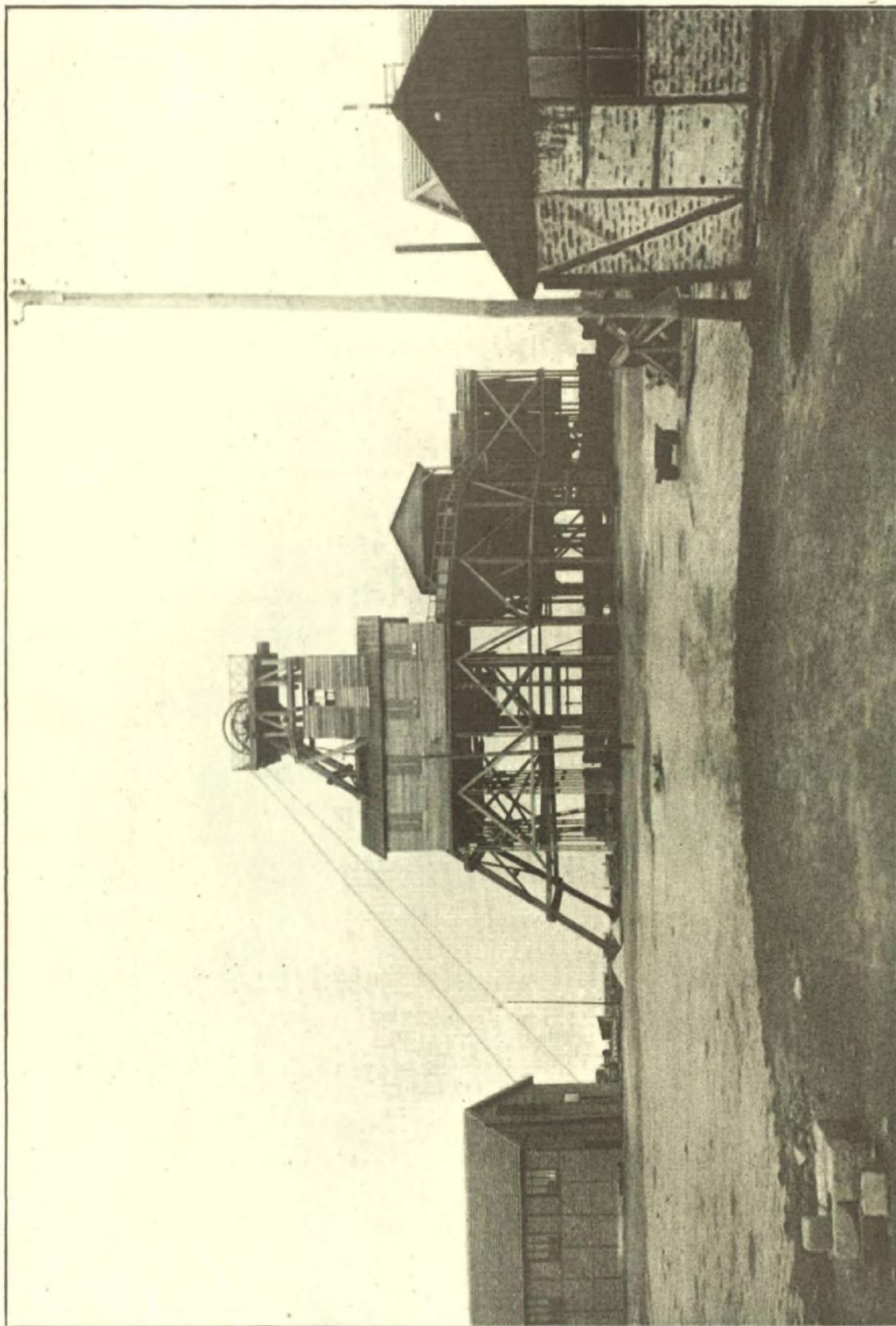


1922

INSTALLATION PROVISOIRE POUR UNE EXTRACTION DE 500 TONNES

Fosse Albert Motte N° 16

Pl. XXXV

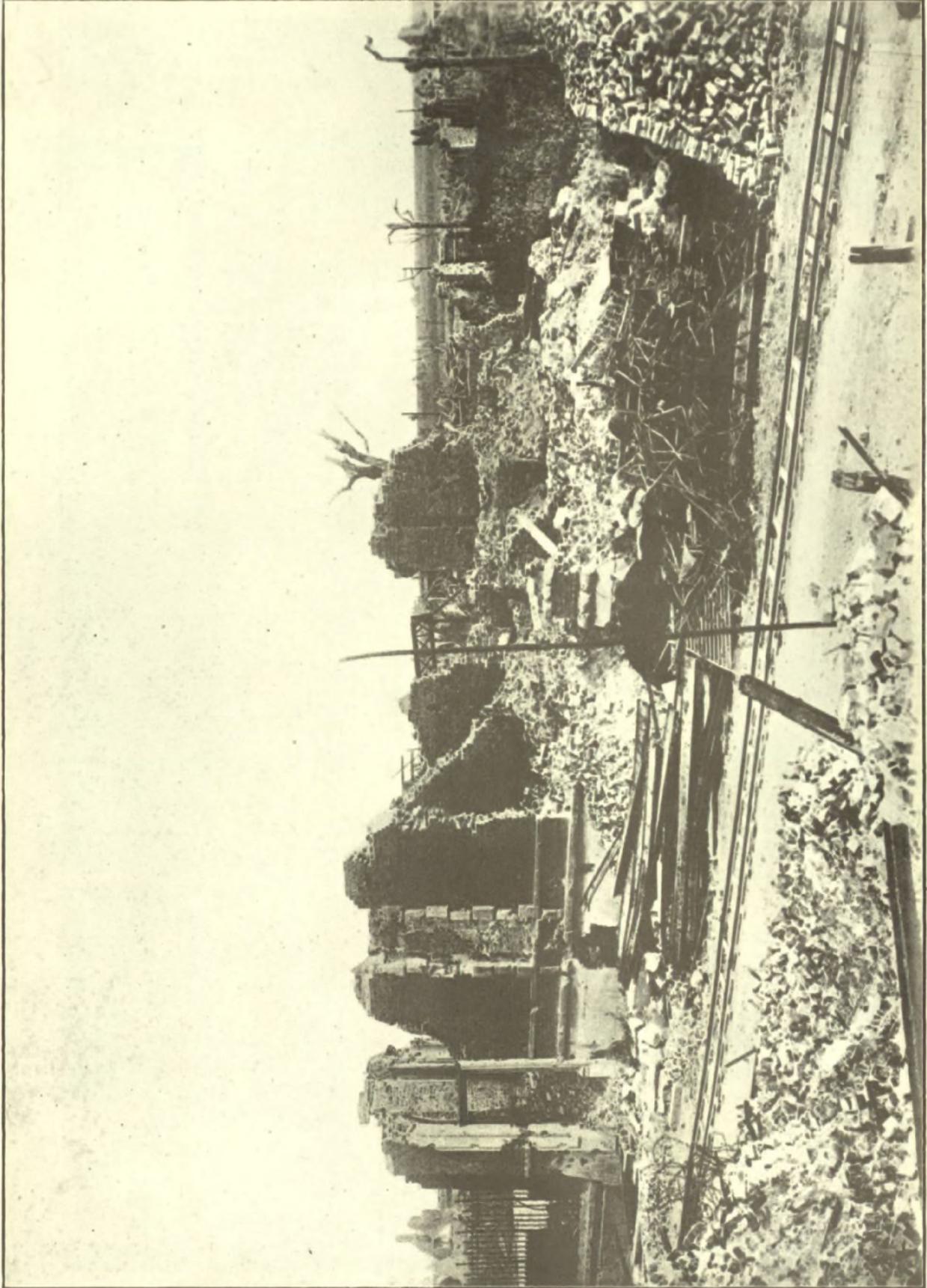


1922

INSTALLATION PROVISOIRE POUR UNE EXTRACTION DE 500 TONNES

Maison de M. Cuvelette (RUE DE DOUAI A LENS)

Pl. XXXVI



1918

Une pareille reconstitution — c'est là le point où il est bon de ne pas oublier trop vite que l'Allemagne fut responsable de la guerre et que les réparations lui incombent — ne va pas sans une dépense considérable. Vous jugerez de l'activité déployée par ces simples chiffres : nos dépenses se montent à 12 millions par mois d'hiver, 20 millions par mois d'été, 200 millions par an. Quand le programme que je vous ai défini sera terminé, plus de 600 millions y auront été consacrés ; et il restera encore beaucoup à faire !

Mesdames, Messieurs, j'ai terminé le tableau de la destruction de nos mines et de l'état actuel de leur reconstitution. Je voudrais maintenant vous rendre sensible le sentiment dans lequel nous travaillons là-bas à reconstruire notre coin de France, je voudrais mettre un peu d'âme là où jusqu'ici je n'ai mis que du nombre, et pour cela, je vais faire appel à trois souvenirs de ma vie.

Le premier se rapporte à ma rentrée à Lens au début d'Octobre 1918, quelques jours après que l'armée allemande l'avait quittée. J'y revenais accompagnant M. Loucheur, Ministre de l'Armement, sous les ordres duquel j'étais encore et avec nous se trouvaient M. Basly, maire et député de Lens, M. Perrier, Président de la Commission des Mines de la Chambre et quelques autres personnes.

Je ne referai pas une fois de plus le tableau du spectacle qui s'offrit à nos yeux ; aussi loin que la vue portait, il n'y avait plus une maison debout, ni un arbre en vie. Au milieu des débris accumulés de toutes parts, on avait hâtivement déblayé la rue centrale, la route de Béthune à Douai, par laquelle l'armée britannique s'efforçait de presser l'ennemi dans son repli.

Pendant qu'on réparait le pont sur le canal pour le rendre plus praticable, je gagnai l'emplacement de ma maison, guidé dans mes recherches par un arbre aux restes calcinés (Planche XXXXVI) ; quand j'y parvins, je ne trouvai là, comme partout ailleurs, que

trous d'obus se touchant. Mais quelle surprise, sur les gravats, au bord des cratères, de toutes parts, ce n'était que fleurs : roses d'automne, chrysanthèmes variés et soucis éclatants. J'en pris une brassée pour les rapporter chez moi, et pendant ce temps, M. Basly, dont la maison n'était séparée de la mienne que par la rue, était allé lui aussi voir son jardin, lui aussi en rapportait des fleurs, et quand nous nous retrouvâmes, nous avions dans nos bras, lui des roses blanches et moi des roses rouges. Dans un premier mouvement, je lui dis : « M. Basly, la nature s'est trompée, il faut échanger nos roses », puis j'ajoutai aussitôt : « Mais non, partageons-les plutôt ». Autour de nous, on applaudit, en disant : « La voilà, l'union sacrée ». A cet esprit d'union sacrée, aussi nécessaire pour refaire la France dans la paix qu'il l'a été pour la sauver dans le péril, nous sommes restés constamment fidèles et c'est en unissant nos efforts que nous travaillons, lui à relever la ville et moi à reconstituer la mine.

Le deuxième souvenir remonte à quelques mois plus tard. M. Clémenceau faisait sa première visite aux populations de l'Artois revenues dans leurs villages détruits ; s'adressant au Maire de Vimy, en vue de la colline de Lorette où l'avance allemande fut arrêtée dans l'automne de 1914, au pied de la falaise qu'a rendue célèbre l'attaque victorieuse des Canadiens au printemps de 1917, il lui disait : « Voyez-vous, M. le Maire, l'histoire dira que nous avons fait de grandes choses, nous avons sauvé la liberté du monde, nous avons sauvé la France immortelle. Mais ce pays qu'avec l'aide de nos alliés la vaillance de nos soldats a reconquis, ce pays, il vous faut maintenant le refaire. C'est le devoir que vous ont légué ceux qui sont morts pour lui ». Nous avons entendu cette parole et nous nous sommes mis à l'ouvrage sans nous laisser effrayer par l'immensité de la tâche, sans nous laisser rebuter par

ses difficultés. Et ceux qui hier sont venus revoir nos campagnes, ces campagnes qu'on croyait à tout jamais perdues pour la culture et qui les ont trouvées couvertes de moissons nouvelles ; ceux qui demain viendront à Lens et y verront de toutes parts se dresser, au milieu des cités ouvrières reconstituées, les chevalements caractéristiques de nos puits, ceux-ci et ceux-là témoigneront, j'espère, que nous n'avons ménagé nul effort pour rendre, dans le moins de temps possible, à ce coin d'Artois, sa fertilité, et à nos mines leur productivité ; ils attesteront que nous n'avons pas failli au devoir auquel nous conviait le grand Français dont le patriotisme obstiné a forcé la victoire en 1918.

Le troisième souvenir est un souvenir d'avant guerre, je lisais dans une monographie locale, le Canton de Lens, par Dancoisne, le récit des combats nombreux dont cette région a été le théâtre du XV^e au XVII^e siècle, alors que la France y avait sa frontière du Nord. Au début du règne de Louis XIV, tout particulièrement, ce pays qu'illustra la victoire de Condé en 1648 vit, à maintes reprises, les Espagnols et les Français s'en disputer la possession ; le pont de Pont-à-Vendin, à la limite de l'Artois et de la Flandre, sur la ligne des marais où plus tard Vauban établit son canal, fut, en l'espace de vingt ans, plusieurs fois pris et repris.

Chaque fois, le passage des troupes s'accompagnait de dévastations, arbres abattus, moissons détruites ou emportées, maisons pillées ou incendiées ; et chaque fois, les habitants relevaient leurs maisons, chaque fois, ils ensemençaient à nouveau leurs terres.

J'admirais la volonté tenace des gens du Nord, leur forte persévérance et je pensais : « Heureusement, nous ne verrons plus ces choses ». Qui pouvait, en effet, se douter que bientôt nous allions les revoir et cent fois pires ; car qu'est-ce que la dévastation d'une troupe qui passe auprès de la destruction totale d'une

région sur laquelle s'est acharné le vandalisme ennemi et où la bataille a fait rage pendant quatre ans ? Mais s'il nous a été donné d'être témoins d'une destruction qui n'a sans doute pas d'égale dans l'histoire, il nous a été aussi donné de constater que nos populations n'ont rien perdu des qualités de leur race, qu'elles ne cèdent en rien à celles qui les ont précédées en énergie dans le travail que nul obstacle ne rebute, en foi dans l'avenir que nulle épreuve n'abat ; et avec elles, sans crainte que ce fut en vain, a pu être entrepris ce que Monseigneur Lobbedey, évêque d'Arras, appelait déjà en 1916 une « Résurrection des morts ».

Je m'arrête sur ces trois souvenirs. J'espère que lorsque vous penserez à nous, ils resteront présents à votre esprit et vous rappelleront quels sont les sentiments qui nous animent et quel est le mobile qui nous mène : dans l'union sacrée, refaire, pour la grandeur de la France, la terre, la ville et la mine, en restant fidèles à l'exemple de nos aïeux.



LILLE
IMPRIMERIE L. DANIEL
1922